

CAHIER METANOIA 156

EDITORIAL

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 58

HOMMAGE A MONIQUE GILLABERT

VOYAGES

Au hasard de Shangai (suite)

RECHERCHES

Une métaphysique selon Thomas

En quête de la source, Jésus et l'Inde, sur les traces de Jésus

Légende dorée de Saint Thomas : sur les traces de l'apôtre des Indes

Le couple Judas/Thomas dans l'Évangile selon Thomas

MEDITATION AU FIL DE LA PLUME

Emile et Utos

Les deux voies d'accès à la Gnose

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

L'étoile du matin

BIBLIOGRAPHIE

Ashtavakra Gita

Karl Renz : Commentaires sur l'Évangile selon Thomas

Les entretiens de Lahore entre le prince impérial Dârâ Shikûh et l'ascète hindou

Baba La'l Das

POESIES

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers, à partir du Cahier 151, sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs sont en cours de numérisation afin d'être également mis en ligne sur le site de l'Association. Ils ne sont malheureusement plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers mis sur le site (fichiers pdf jusqu'au 146 et .doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à [<asso.meta@yahoo.com>](mailto:asso.meta@yahoo.com) .

La rédaction

ÉDITORIAL

«QUI VEUT PRÉSERVER SA VIE LA PERDRA »

Je ne peux parler de la saveur d'un fruit que si j'y ai goûté. Je ne peux parler de la valeur salvatrice de la souffrance si je n'ai pas souffert ; mon propos aura quelque chose d'offensant s'il ne révèle pas au moins en filigrane que les mots sous-tendent une réalité vécue. La réflexion qui resterait purement théorique serait non seulement vaine mais dommageable. Jésus le dit clairement :

Celui qui connaît le Tout,

s'il est privé de lui-même,

est privé du Tout. (log. 67)

En revanche, l'épreuve assumée peut être source de Vie :

Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :

il a trouvé la Vie. (log. 58)

Le terme copte signifiant «*connaître l'épreuve*» est traduit parfois par «*peiner*», «*souffrir*». Quel qu'il soit, il signifie que la condition de la personne est liée à l'impermanence de toutes choses : tout naît, se transforme et périt inéluctablement. Nul homme n'échappe à la souffrance : naissance, vieillesse, maladie, mort, sont liées à la souffrance.

Si je n'arrive pas à éluder la souffrance, je peux par contre lui donner un sens qui la rende tolérable ; je peux même faire en sorte qu'elle devienne un instrument de salut ou de réalisation.

Jusqu'ici, le chrétien et le gnostique parlent le même langage. Mais, là où ils diffèrent essentiellement, c'est sur la finalité de la souffrance. Chez le chrétien, l'épreuve concourt à valoriser la personne. Celle-ci connaîtra un jour dans l'au-delà les compensations aux souffrances qu'elle aura endurées sur la terre. Même le non-vécu consenti en vue d'un bien «*supérieur*» trouvera sa récompense. Un Dieu tout-puissant, faste et miséricordieux, rétribuera chacun selon ses mérites, ceux-ci s'ajoutant à ceux acquis par le sang du Christ mort en croix pour racheter les hommes.

Chez le gnostique, l'épreuve a un tout autre sens ; elle concourt à la prise de conscience que la personne est l'obstacle à l'éveil. Ce «*néant*», dont parle Maître Eckhart, se prend pour ce qu'il n'est pas ; cette pseudo-entité nous empêche de découvrir notre identité véritable. C'est du reste tout à fait dans cette optique que le gnostique comprend la parole des évangiles canoniques reproduite à quelques variantes près deux fois dans Matthieu (10.39 et 16. 25-26), deux fois dans Luc (9.24-25 et 17.33), une fois dans Marc (8.35-37), une fois dans Jean (12.25) :

Mt 10.39

Lc. 17.33

Jn. 12.25

*Qui**Qui chercherait**Qui**a trouvé sa vie**à préserver sa vie**aime sa vie**la perdra,**la perdra,**la perdra,**et qui a perdu sa vie**et qui la perd**et qui hait sa vie**en ce monde**à cause de moi**la trouvera.**la conservera.**la gardera**pour la vie éternelle.*

Mt 16.25-26

Mc 8.35-37

Lc 9.24-25

*25 Qui veut en effet**35 Qui veut en effet**24 Qui veut en effet**préserver sa vie la perdra**préserver sa vie la perdra**préserver sa vie la perdra**mais qui perd sa vie**mais qui perd sa vie**mais qui perd sa vie**à cause de moi**à cause de l'évangile**à cause de moi**la trouvera**la sauvera.**celui-là la sauvera.**26 Quel avantage en effet**36 Quel avantage en effet**25 Quel avantage en effet**aura un homme**pour un homme**a un homme**s'il gagne le monde entier**de gagner le monde entier**en gagnant le monde entier**mais ruine sa vie ?**et de ruiner sa vie ?**ou en se ruinant ?**Ou que donnera**37 Que donnerait**un homme**un homme, en effet,**en échange de sa vie ?**en échange de sa vie ?*

L'insistance avec laquelle les rédacteurs mettent l'accent sur cette parole parle en faveur de son authenticité en même temps que de son importance. Son caractère elliptique fait que le chrétien peut l'interpréter dans l'optique du salut qui est la sienne, alors que le gnostique de son côté l'interprète naturellement en fonction du caractère illusoire qu'il attribue à la « *personne* ». Le premier y voit la récompense liée au détachement et à la vertu et ne manque pas d'associer ce dit à celui où Jésus répond à Pierre qui lui demande ce qu'ils recevront, eux les disciples, pour avoir tout quitté afin de le suivre : « *En vérité, je vous dis que vous qui m'avez suivi, dans la régénération, quand le Fils de l'homme siégera sur le trône de sa gloire, vous siégerez vous aussi sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté maisons ou frères ou sœurs ou père ou mère ou enfants ou champs, à cause de mon nom, recevra de*

nombreuses fois autant et héritera de la vie éternelle» (Mt 19.27-30). Les textes correspondants de Marc (10.28-31) et de Luc (18.28-30), un peu plus succincts, et quelque peu différents, mettent également l'accent sur les récompenses à venir promises au détachement.

Les uns et les autres ne sont évidemment pas dans la ligne de la gnose. Du reste les exégètes font état de leur caractère composite résultant de couches rédactionnelles différentes. L'allusion en particulier au retour du Fils de l'homme sur le trône de la gloire et aux douze trônes attribués aux disciples appelés à juger les douze tribus d'Israël est tout à fait dans la manière de Matthieu soucieux de montrer les correspondances entre les deux Testaments. De plus, les compensations recherchées et promises sont totalement contraires au vide des origines lequel est en même temps lumière : « *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière* », nous assure Jésus à propos de Salomé (log 61).

SEUL L'UN EST LE BIEN

Le disciple «*désert*» est justement celui qui a « *perdu sa vie* », c'est-à-dire les conditionnements de la personne. Cependant, le même texte ajoute : « *Mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres* ». Ainsi il est partagé quand il ne veut pas « *perdre* » sans l'espoir d'une récompense. Que cette récompense ait lieu dans un futur et un ailleurs, n'enlève rien à la préoccupation qui est finalement de s'affirmer. On ne voit nulle part dans l'*Évangile selon Thomas* des promesses de partage et de récompenses ; Jésus dit de lui-même : « *Suis-je donc un partageur ?* » (log. 72).

Quand il décourage les disciples de spéculer sur le bien et le mal (voir logia 6, 14 et 104), il veut les amener à découvrir le vrai bien, celui qui n'a pas son opposé, le *mal*. Il n'est pas un anarchiste ni un révolutionnaire, s'étant lui-même plié aux rites et coutumes de son peuple. Il recommande de soigner ceux qui sont malades, d'avoir la politesse du cœur qui consiste à accepter de manger ce qu'on vous donne. Il invite de donner à César ce qui est César... Bref, il sait que l'homme a des tâches à accomplir qui sont celles de sa place dans la société et des devoirs qui y correspondent. Mais il n'en demeure pas moins qu'il n'est soumis à aucune instance extérieure, qu'il peut refuser le monde et se refuser à lui sans avoir à le dire.

Ses congénères se sont dressés contre lui car ils l'ont jugé dangereux en fonction de leurs critères moraux alors que Jésus, en invitant à découvrir ce qui transcende le bien et le mal, ne s'en prend à personne. Le bien et le mal demeurent dans le cadre des récompenses et des punitions. Le vrai bien est au-delà des contraires. Pour le trouver, il est nécessaire de s'interroger sur sa nature véritable. En effet, comment connaître le vrai bien si je ne sais pas qui je suis. Quand on l'interrogera sur le bien, Jésus répondra : « *Seul l'Un est le bien* » (Mt 19.17).

L'obstacle à la réalisation de l'Un étant justement la personne avec ses conditionnements, le gnostique n'éprouve aucune difficulté à interpréter les paroles où Jésus parle de ce à quoi il faut renoncer pour trouver la vie éternelle : « *Qui veut préserver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la trouvera* » veut tout simplement dire que celui qui veut sauver sa vie personnelle, perdra la vie éternelle mais que celui qui perd sa vie personnelle, trouvera la vie éternelle. On le voit, le fossé devient infranchissable entre celui qui travaille à assurer le destin de la personne et celui qui entreprend de se libérer de l'entrave qu'elle représente. Car c'est bien la personne, avec ses conditionnements, qui est l'obstacle à la vision unitaire. Le retour à l'état d'avant les conditionnements implique une remise en question fondamentale de ce grâce à quoi elle s'est constituée en entité séparée. Elle va perdre peu à peu ce qui faisait, selon elle, sa raison d'être, ce qu'elle s'attribuait indûment : avoir, savoir, vouloir, pouvoir. Perte progressive d'une fausse identité en même temps que découverte progressive également de l'Être essentiel jusqu'au dévoilement complet. On quitte la nuit avec ses fantasmes pour assister à l'aube puis à l'aurore et, tout à coup, le soleil est là à l'horizon, inondant tout de sa clarté. Il dissipe les ombres. Tout est lumière. De la même façon, avec l'effacement de la personne prennent fin les cauchemars, les besoins de protection, les tâtonnements, les errements, les coups et blessures. Il n'est pas jusqu'aux cicatrices qui ne disparaissent (log. 68), tout simplement parce qu'il n'y a plus personne pour se les attribuer. L'Un sans second révèle son visage originel.

Émile

*

***COMMENTAIRES
DE
L'EVANGILE
SELON THOMAS***

LOGION 58

***« Jésus a dit:
Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :
il a trouvé la Vie. »***

Il y a neuf « *béatitudes* », pour reprendre le terme de l'orthodoxie chrétienne, dans l'Évangile selon Thomas, où Jésus dit « *Heureux celui qui...* » ; elles se trouvent dans les logia 7, 18, 19, 49, 54, 58, 69 et 103. Ce recueil ne pourrait-il pas être appelé le livre du bonheur ? Les êtres dits « *réalisés* » selon tout ce qu'en dit l'Orient depuis longtemps, ne sont-ils pas censés avoir trouvé un grand bonheur stable, indicible, éternel ? La recherche spirituelle authentique prend nécessairement naissance dans la prise de conscience de la souffrance (de ma souffrance, pas d'une abstraction de penseur, de sociologue ou de philosophe) et dans la quête active de sa fin. Est heureux celui qui a connu l'épreuve. Voici donc une clé, qu'on ne saurait rechercher intentionnellement de manière directe, car ce serait une manipulation mentale masochiste. Notons bien qu'il s'agit de L'épreuve, au singulier, à ne pas interpréter hâtivement comme « *les épreuves* » au pluriel. De la même manière qu'au logion 1, l'Évangile commence par avertir qu'il y a UNE interprétation de ces paroles qui porte des fruits, ce qui sous-entend que beaucoup pourront s'égarer en les interprétant autrement, au présent logion, il ne s'agit pas des épreuves bien nombreuses et cruelles que les hommes rencontrent dans leur existence, ce qui serait bien vite dépeint comme une apologie de la souffrance par les détracteurs du texte. Il s'agit d'une épreuve singulière parce que provoquée par le désir de retour à l'Unité Originelle, désir enfoui chez beaucoup et qui chez certains prend le dessus sur tout le reste. Elle est comme le monstre terrifiant poursuivant chaque homme pour lui donner la perle unique qu'il détient dans sa gueule, et que tous fuient. Cette fuite est généralisée, elle a prévalu chez les fondateurs de la religion chrétienne qui ont institué le dogme central de la rédemption par le sacrifice macabre d'un homme dieu une fois pour toutes dans l'histoire : ce dogme dispense le croyant de vivre l'épreuve libératrice en la réservant au Sauveur « *qui a souffert pour lui* », il est assisté, pris en charge, déresponsabilisé, privé de découverte, d'émerveillement, privé de lui-même et de ce que promet Jésus, le règne sur le Tout (Log. 2), la Vie (Log. 58). Là aussi la Vie est au singulier, ce qui sous-entend une intensité, une richesse, une permanence que ne saurait offrir une bonne vie, une vie réussie ou une autre. Elle est ici et maintenant, où je suis, jamais ailleurs ni plus tard ni sans moi ; elle n'exclut pas cette existence, elle l'intègre ; elle est au-dedans, tout en incluant le dehors.

Christian

Tout est douleur, tout est impermanent constate le Bouddha. Ce monde est flottant, ajoutent les maîtres zen. La vie n'est pas un long fleuve tranquille, elle est une série d'épreuves. La vie passe comme un rêve et ce rêve se transforme parfois en cauchemar. La voie c'est ta vie quotidienne et c'est cela l'épreuve au quotidien. Et ce n'est encore rien à côté de la Grande Épreuve, celle du pressoir grâce auquel le jus de la vigne donnera le bon vin de la Vie. La Vérité ne se prouve pas, elle s'éprouve. Et pour connaître l'Épreuve il faut d'abord faire ses preuves.

L'épreuve au quotidien est celle de l'occultation. Mais l'Épreuve de la Vie est celle du choix décisif ici et maintenant, celle de la grande guerre sainte contre l'usurpateur, le moi, le petit ego. Nul moyen de refuser le combat, nul moyen de fuir le champ de bataille. Arjuna a beau hésiter, « tu dois combattre » lui dit Krishna. Je cherche des exemples, je cherche des modèles mais je suis toujours seul avec moi-même. Lorsque je suis prêt au combat, alors tout vient naturellement. A quoi bon laisser du temps au temps puisque le temps n'existe pas. Je cherche la vérité auprès de l'enfant de sept jours et je la trouve au milieu du chemin de ma vie :

*« Quand vous vous serez connus,
alors vous serez connus
et vous saurez que c'est vous
les fils du Père le Vivant. »*

(log. 3)

Notre exil ici-bas est une longue traversée du désert. Emporté par le tourbillon du monde, l'homme en oublie jusqu'à sa propre origine, jusqu'à sa véritable nature. Pris dans les rets du multiple, son errance semble sans fin et surtout sans issue :

*« Je les ai trouvés tous ivres;
je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif,
et mon âme a souffert pour les fils des hommes
parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur
et ne voient pas qu'ils sont venus au monde vides
et en sont même à tenter de repartir vides. »*

(log. 28).

Le gnostique vit dans le monde sans être du monde. Même s'il est encore plongé dans l'occultation, une petite voix intérieure lui murmure doucement mais fermement que ce monde n'est pas réel, que là n'est pas sa voie, que là n'est pas son monde. Comme le Prince de l'Hymne à la Perle, le gnostique aspire au Royaume. Comme le chevalier de la Table Ronde, sa quête est celle du Graal.

Pour y accéder, pour boire à cette coupe, il sait qu'il devra affronter pièges et dragons, subir toute une série d'épreuves dont la somme constitue une véritable initiation avant l'Épreuve finale :

*«Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :
il a trouvé la Vie.»*

(log. 58).

L'épreuve implique souffrance, et l'initiation dépassement de cette souffrance. Il n'y a souffrance que parce qu'il y a peur de l'inconnu et crainte de s'y perdre. L'initiation consiste à surmonter cette peur et à lever le voile qui me dissimule la Réalité. Si mon regard se disperse à travers les vagues du multiple, je perçois les apparences mais non la lumière qui les anime, l'extérieur et non pas l'intérieur. Si, m'accrochant à cette vision égocentrique, je refuse de changer ma vie, je la perds et perds tout. Si par contre je lâche prise en effectuant ma « *metanoïa* », si j'accepte de mourir à moi-même, je revis enfin en l'Un : « *et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur...* » (log. 11). Dans le labyrinthe de la solitude, il n'y a que moi-même pour m'affronter moi-même et pour me mettre à mort :

*«Si le grain ne meurt, il demeure seul,
mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.
Qui cherche sa vie la perdra,
qui la perd la trouvera pour la vie éternelle.»*

(Jean XII, 24-25).

Mon Royaume n'est pas de ce monde. Laissons donc le monde à son sort. Sur le chemin de la vie, le gnostique chemine solitaire, seul pour affronter l'Épreuve. Au terme du processus de division que j'ai engendré moi-même, je préfère lâcher prise. Je suis si pauvre, si dépourvu, qu'il ne reste plus que l'Un. Alors le Soi en moi-même se connaît soi-même. Je ne puis me connaître que si Je suis. Et si Je suis que reste-t-il d'autre que Moi ?

*« ...Heureux êtes-vous, les pauvres,
parce que vôtre est le royaume des cieux »*

(log. 54)

Yves

*

Heureux celui qui a connu la haine, il est porteur d'amour.
 Heureux celui qui a connu le mépris, il est porteur de respect.
 Heureux celui qui a connu l'ironie, il est porteur de tendresse.
 Heureux celui qui a connu l'intolérance, il est porteur de tolérance.

Je Me manifeste afin de Me connaître et, à cette fin, Me divise.
 En Me divisant, J'engendre « les divisions sur la terre, le feu, l'épée, la guerre »
 (logion 16).

Aussi J'impose à Mes élus de traverser un monde de haine, de mépris, d'ironie
 et d'intolérance afin que, « *faisant le deux Un* » pour Me rejoindre, ils les
 transforment en amour, en respect, en tendresse, en tolérance et deviennent ainsi
 des Vivants.

La transmutation que Mes élus accomplissent alors est une véritable metanoïa
 du monde car « en mangeant ce qui est mort, ils en font du Vivant » (logion 11).

Ce faisant, ils consomment ce monde cadavérique, pour ne plus laisser place qu'à
 la Lumière dont il est issu, c'est à dire à Moi-même.

*« Nous nous heurtons à l'incompréhension, à la haine et à la persécution de
 ceux qui continuent à vivre sous la domination de leur ego ; les souffrances qui
 en résultent hâtent notre délivrance ».*

(Émile Gillibert- *Évangile selon Thomas* p. 224)

Michel

*

Je pensais autrefois que la connaissance de l'*Évangile selon Thomas*
 m'apporterait tout ce qui me faisait défaut dans mon existence : assurance,
 lucidité, sérénité, bref, la sagesse.

A présent, je me rends compte que je n'ai pas choisi cette voie, j'ai été
 « condamnée » à la prendre. Je ne pouvais choisir d'être dépouillée de mes
 opinions, de perdre toutes mes défenses au fur et à mesure. Sans vêtements, je
 ne me protège plus de rien, je suis obligée d'accueillir tout de la vie. L'épreuve
 est permanente. C'est vrai que je n'ai pas d'autre issue que de porter ma croix.
 Je suis obligée de croire Jésus, car je ne sais plus rien.

Marie-France

*

L'épreuve est la conséquence de ma vision dualiste du monde. La vie antérieure à la naissance-existence-mort est Une, donc à l'abri de l'épreuve :

Au temps où vous étiez Un,

vous avez fait le deux ;

mais alors, étant deux,

que ferez-vous ?

Tant que je n'aurai pas fait le deux Un, je souffrirai. Ma nostalgie de ce que j'étais, et l'aspiration à retrouver mon état originel m'amènent peu à peu à repérer les voiles qui empêchent la vision unitaire. Il devient petit à petit évident que ceux-ci proviennent de la pseudo-personne. Dans un univers où tout est Un, elle se croit une entité séparée et elle fabrique le monde de la dualité. Elle ne peut pas elle-même œuvrer dans le sens du retour au non-deux ; mais, ce qui est très important, elle peut être amenée à faire des constats d'impuissance et à renoncer à vouloir - savoir - pouvoir faire quelque chose. Ce qui n'est rien, ne peut rien entreprendre. « *Les créatures sont pur néant* ». Encore faut-il que cette négation soit acceptée comme telle. Elle ne peut l'être qu'à la lumière de ce qui est. Le soleil éclaire même si le nuage projette une ombre qui le voile.

Qui est l'artisan de la libération de l'épreuve ? Au début de la quête, la personne se sent investie. Elle se croit l'auteur de son film et prétend travailler à son développement. Même s'il est question de se déconditionner, elle met l'accent sur le rôle qu'elle croit jouer. Quand on lui pose la question : « *Qui fait le travail ?* » ou « *A partir de quel niveau parlez-vous ?* », son embarras traduit sa confusion. Ses échecs, inévitables, l'amènent progressivement à comprendre que moins elle intervient, mieux les choses se passent. Connaître l'épreuve c'est justement pour elle apprendre à laisser faire, à se démettre. L'épreuve ne prendra fin que lorsque l'abdication de la personne sera complète, autrement dit, lorsque sera devenue inébranlable la certitude que seul le Soi est, que seul par conséquent le Soi connaît et agit. Pour cela, il faut que ce qui n'est rien cesse de se prendre pour quelque chose.

Émile Gillibert, Cahier 47 (pp. 11-12)

*

HOMMAGE A MONIQUE GILLABERT

Voici que tu rejoins Émile, ma chère Monique, vingt ans après son départ.

Vingt années pendant lesquelles, grâce à toi, il n'a jamais cessé d'être parmi nous.

D'abord, en raison même de ta propre présence, toi qui t'es trouvée à ses côtés de bien longue date, notamment dans votre maison de Marsanne ; votre maison toujours si accueillante.

Ensuite, parce que tu as poursuivi son œuvre ; votre œuvre à deux en fait, tant tu as été, sur tous les plans, partie prenante dans son élaboration et dans ce qui a fait l'essentiel de votre vie : la gnose.

Cette vie et cette gnose que, de rencontres en rencontres, à Marsanne, des années durant, et à la faveur des Cahiers Métanoïa – dont tu as, jusqu'à la fin, efficacement et fidèlement assuré la maîtrise d'œuvre – Émile et toi avez très généreusement partagées avec nous. Et avec quiconque voulait et pouvait s'y prêter.

Il suffisait, pour cela, d'être en plein accord avec vous ; non sans quelques dissonances, de celles qui font, comme dans la musique contemporaine, le piment de la vie !

En tout cas, toujours en plein accord avec l'essentiel.

Ainsi, chez vous deux – vous deux et vos fils qui ont toujours fait profondément partie de votre union (même s'il y a eu des divergences de vues, comme dans tout groupe formé par l'animal social qu'est l'être humain), il était donné de vivre l'unité.

L'unité qu'il nous est toujours donné de vivre hors l'espace et le temps, car elle est sans amont et sans estuaire.

Elle est, c'est tout.

C'est de nous avoir permis – et de continuer de nous permettre – de vivre cette unité au quotidien, qu'à toi, comme à Émile, nous devons tous un grand merci.

Jacques au nom de
tous les amis de Métanoïa

*

Émile, le Père. Monique, la Mère. Le Fils unique, le fils de l'Un, Metanoïa ?

Par quel Mystère le Vivant peut-il du Vivant engendrer le Vivant ?

Comment le Non-né peut-il s'incarner dans la chair pour vivifier le Non-né ?

La Parole est expression de la Vie et, comme elle, elle est éternelle. Comment la Parole pourrait-elle s'occulter ? La Parole est toujours présente. La Parole descend en ce monde et le monde se voile la face pour ne pas la recevoir. Rejetés et persécutés par le monde, ceux qui vivent dans le monde sans être du monde en sont les réceptacles et les gardiens. Connaissant l'incalculable valeur de la Perle unique, ils préfèrent la dissimuler pour mieux la préserver dans quelque jarre au fond du désert. Et lorsque le trésor est découvert quelques siècles plus tard, bien peu savent reconnaître la vérité de la Parole. Et pourtant, il suffit d'un seul...

Émile est de ceux-là. Émile est celui-là. Détenteur de la Parole, il la recueille et la diffuse afin d'éclairer ceux qui sont aptes à la recevoir. Toute son existence terrestre est consacrée à ce Grand œuvre, Monique à ses côtés, n'hésitant pas à calligraphier intégralement la version copte de l'Évangile de Thomas, à dactylographier les textes d'Émile, à mettre en forme les Cahiers numéro après numéro, à se charger de toute l'intendance des séminaires.

A la fin de l'existence terrestre d'Émile, Monique continue son travail. Entièrement dévouée à la Gnose, c'est grâce à elle que les Cahiers Metanoïa ont pu poursuivre année après année leur petit bonhomme de chemin. C'est grâce à elle que les initiés d'Émile ont pu se retrouver à Marsanne dans la joie de se réunir tels des frères dans l'Un. Chez Monique où toujours ils ont trouvé le gîte

et le couvert, et le bon accueil de l'hôtesse au grand cœur toujours ouvert. Au grand cœur ouvert sur l'Ouvert... Merveille de merveilles...

Et voilà que vingt ans après, tu décides de rejoindre Émile... que pourtant tu n'as jamais quitté et qui ne t'a jamais quittée... Mystère éternel de la Présence de l'Absence...

Il y a de la lumière au-dedans d'un être lumineux et il illumine le monde entier.

Comment donc te dire Adieu si ce n'est A Dieu, en la Parole, en la Vie...

Une page se tourne. Une autre s'ouvre. Mais qu'y a-t-il de changé ? Y a-t-il jamais eu une page ? Ou même quelqu'un pour tourner la page ? Les jours s'en vont. Ce que Je suis demeure...

Émile est le Vivant. Monique est le Vivant. Metanoïa est le Porte-Parole du Vivant.

Et le Vivant ne meurt pas...

Yves

*

J'ai reçu un mail de Jacques Lelong qui m'apprend la triste nouvelle du départ de Monique. Se quitte-t-on vraiment ? Monique est dans mon cœur pour toujours.

Yves Pitchen

*

Je n'ai pas connu Mme Monique Gillabert en personne, à part une correspondance limitée à une ou deux lettres. Mais cela me fait de la peine d'apprendre qu'elle n'est plus en notre monde. Comme c'est triste que le sort l'ait privée du plaisir de voir un élargissement du rayonnement des idées de son époux.

Dad

*

Merci Yves de faire suivre la nouvelle du départ de Monique. Il semble qu'elle ait paisiblement quitté son corps.

Mes pensées et mes prières l'accompagnent pour son dernier pèlerinage,

son "*Mahayatra*", comme disent les hindous.

Je lui souhaite "bon voyage !" et la remercie de tout mon cœur pour son indéfectible dévotion, service et générosité. Elle nous a toujours tellement bien accueillis ! Et quelle bonne cuisinière !

Belle coïncidence, le mois de son départ sera aussi le mois de la parution des "*Commentaires sur l'évangile de Thomas*" de Karl Renz (le 26 juin, aux éditions L'Original), auquel elle a largement contribué en ouvrant sa maison et son esprit à ces uniques rencontres.

Affectueusement,
Anasuya

*

Chère Monique, en cette circonstance je voudrais saluer ton union avec ton mari. Car, si c'est bien les mots d'Émile qui m'ont attiré à vous deux il y a plus de 30 ans, je n'ai cessé d'être impressionné par ce que j'ai perçu de votre relation de couple, et tout particulièrement de l'écoute, de l'attention, du respect mutuel, de l'épanouissement que vous y avez manifestement trouvé tous deux, et qui ont permis de nous recevoir régulièrement, parfois nombreux chez vous dans votre si belle intimité alors partagée, lors de séjours vécus comme une ressource au cœur de ce que l'humain a de meilleur. Merci.

A lundi
Christian

*

A Monique

Créé pour toi chère Monique, le titre de Madame Maman, associé à toi dans mon cœur pour toujours, grande dame de l'amour, de l'équilibre, de la générosité, de l'efficace, de l'énergie, du dévouement et ... de la blague!

Cordon bleu (blanc, rouge), maîtresse femme, j'arrête là, Émile était un homme de goût, non?

Je te le confiais il n'y a pas si longtemps : "*Que serais-je sans vous?*".

A toujours.

Louis-Marie.

*

*

VOYAGES

AU HASARD DE SHANGHAI (*suite*)

LE TEMPLE DES LETTRÉS

Perdu au cœur de la vieille ville, au milieu d'un dédale de ruelles, le Temple des Lettrés (Temple *Wen Miao*) est un havre de paix. Loin de l'agitation des foules et de la frénésie de la ville moderne, il offre un îlot de sérénité. A peine entrés, nous sommes accueillis par une charmante jeune fille qui nous propose aimablement ses services pour nous servir de guide. Elle le fait avec tant de délicatesse que nous n'osons refuser.

Une question nous vient aux lèvres : une femme peut-elle être disciple de Confucius ? Autrefois la voie des concours n'était ouverte qu'aux hommes. On raconte qu'une fois, une fille très douée pour les études prit un costume masculin pour dissimuler son sexe. Elle réussit si bien qu'elle obtint le premier prix à toutes les épreuves. Enchanté, l'empereur lui donna, récompense suprême, sa propre fille en mariage. Un tel honneur ne pouvait être refusé. Mais comment faire lorsque le prétendant est lui-même une femme ? La lauréate fut donc contrainte d'avouer la vérité et de décliner l'offre de l'empereur. Or à l'époque violer l'interdiction faite aux femmes de concourir aux examens impériaux était punie de la peine de mort. Face à un tel dilemme l'empereur consulta ses conseillers. Eux-mêmes furent très divisés. Une partie penchait pour une application stricte de la loi. L'autre considéra que puisque la jeune fille avait si bien réussi les concours, elle devait être traitée comme digne d'être un homme. L'empereur pencha pour ce dernier avis. Il fit grâce à la lauréate imprudente et l'éleva au rang de dame de compagnie. L'école interdite aux femmes ! « *Comme, c'est injuste !* », nous dit notre jeune guide avec un sourire. Les choses ont bien changé depuis. La voie est-elle ouverte pour un confucianisme moderne ? Notre jeune guide est-elle la réincarnation de la lauréate d'autrefois ? Après tout pourquoi pas ? Elle nous semble si motivée, si instruite et en même temps si humble et si respectueuse.

Au fil de la conversation, nous apprenons bien peu sur elle-même, si discrète, mais beaucoup sur son maître, le grand Confucius dont elle nous offre une

image bien plus aimable que celle du vieux conservateur qui lui est souvent accolé, au point d'avoir fait l'objet d'une intense campagne de dénigrement, pour ne pas dire de démolition, lors de la tristement célèbre Révolution culturelle. A croire que, plus de 2000 ans après sa mort, le confucianisme imprègne toujours autant les mentalités chinoises. Tout en nous conduisant de salle en salle et de cour en jardin, elle nous pose mille questions sur nous-mêmes : d'où venons-nous ? Avons-nous visité la capitale ? « *Ah Pékin ! Cette ville si chargée d'histoire !* »

Édifié au XIII^e siècle à la porte est de Shanghai, le Temple *Wen Miao* est devenu en 1296 le premier centre éducatif de la région. Détruit en 1856 lors de l'attaque de l'armée impériale contre la société secrète des Petits Couteaux, il a été reconstruit sur le site actuel. Après avoir subi les assauts des gardes rouges, il a été entièrement rénové en 1999 pour le 2250^{ème} anniversaire de la naissance de Confucius. A l'image de ce dernier, le temple a été démoli et réhabilité à plusieurs reprises au fil des siècles. Que savons-nous de ce grand «éducateur» qui passe pour être l'homme ayant le plus marqué l'Empire du milieu ? Pourquoi donc s'est-on acharné à déboulonner sa statue pour aussitôt ou presque la remonter ?

Paradoxalement un petit livre de Confucius a détrôné le petit livre rouge du président Mao : il s'agit du *Dizigui*, un manuel exaltant la piété filiale à l'intention des enfants. Autant sinon plus que Mao, le visage débonnaire de Confucius, avec sa longue barbe et ses deux bonnes joues, est à la mode. On le retrouve un peu partout sur les tee-shirts comme sur les tasses ou les théières. Il est recommandé pour faire carrière dans le privé de connaître les *Analectes*. Sa soumission à l'autorité, son respect des règles de bienséance, sa conception de la famille comme pivot de la société rassurent. Dans une Chine moderne où tout va trop vite, la vertu confucéenne offre un ultime refuge.

De son vivant même, Maître Kong (Kong zi devenu Confucius en Occident) a connu bien des hauts et des bas. Né à Quyi, ville de la principauté de Lu (aujourd'hui Qufu, dans la province du Shandong), Confucius (- 551 à - 479 avant notre ère) vécut à la fin de la période troublée dite « des Printemps et des Automnes ». Ayant perdu le mandat du Ciel, l'ancienne dynastie des Zhou avait disparu. A la place du pouvoir central, divers royaumes indépendants avaient surgi, passant leur temps en luttes fratricides. Bien que d'origine noble, le père de Confucius était un modeste fonctionnaire. Il disparut trop tôt alors que Confucius était encore enfant, laissant sa famille dans la misère. D'abord petit employé chargé de l'administration du bétail puis des greniers, Confucius accéda au poste de préfet et de responsable des travaux publics de Zhongdu. Il fut également nommé responsable de la sécurité et de la justice de la principauté de Lu. On rapporte que, sous son ministère, la délinquance avait disparu du

royaume de Lu. Il s'illustra aussi pour s'être attaché à démanteler deux des trois villes fortifiées des Trois Familles, qui menaçaient l'autorité de l'état. Plus tard, il parcourut avec ses disciples les pays de Wei, Cao, Song, Zheng, Chen, Cai avant de regagner Lu, diffusant sans relâche sa doctrine jusqu'à ce que la maladie l'emporte à l'âge de 72 ans. Pour ne pas laisser à la noblesse le privilège de l'éducation, Confucius n'hésita pas à ouvrir une école privée, ouverte à tous, pauvres comme riches : « *Mon enseignement est là pour tous, sans distinction* » dit-il dans les *Analectes* ou Entretiens (*Lunyu* XV, 38). Il eut au total trois mille disciples, dont soixante-douze maîtrisèrent les « six arts » traditionnels : rites, musique, tir à l'arc, conduite des chars, calligraphie et mathématiques.

Le confucianisme est souvent assimilé au conservatisme borné et au moralisme étroit, au culte des ancêtres, au respect aveugle de l'autorité et des rites sans fondement métaphysique. Mais qu'en est-il réellement de l'enseignement du maître ? La voie de Confucius est-elle opposée à celle de Lao-Tseu ou plutôt parallèle ? Que penser de toutes ces cartes votives accrochées aux arbres par un ruban rouge dans le seul espoir de voir se réaliser quelque désir mondain ? Confucius lui-même n'était-il pas conscient que la Voie n'était pas accessible à tous et qu'il ne fallait pas « jeter des perles aux porcs » ? « *Ne pas parler du Tao à qui peut le comprendre, c'est perdre un homme. Parler du Tao à qui ne peut le comprendre, c'est perdre sa parole. Le sage ne perd ni un homme ni sa parole* » (XV, 7).

La statue de Confucius représente un être débonnaire, les deux mains jointes en signe de salut. Son regard semble empreint de tendresse et de compassion, de modestie et de tolérance. Confucius est-il spécifiquement chinois ou appartient-il à la culture universelle ? Les Classiques chinois ne sont nullement la transmission d'une vision théocentrique du monde. Ils ne prétendent pas consigner les commandements d'un Dieu tout puissant, mais offrent un condensé de l'enseignement des grands sages dont Confucius est le représentant par excellence. Le sage se garde de se retrancher derrière des miracles ou des phénomènes merveilleux pour imposer quelque croyance, quelque dogme que ce soit. Non, c'est à la raison de l'homme que Confucius fait appel : « *De prodiges, de force, de désordres ou d'esprits, le Maître ne parlait jamais* » (VII, 20). Les Entretiens se font l'écho d'une sagesse humaine, certes inspirée par le Tao, mais faite par des hommes et pour des hommes. Confucius ne prétend pas inventer une nouvelle Voie, il rapporte fidèlement l'enseignement des Anciens : « *Je transmets sans rien créer de neuf. J'aime l'Antiquité et lui fait entièrement confiance* » (VII,1).

Pour l'instant, après avoir salué la statue du Maître, notre guide nous introduit avec un sourire au sein du temple qui, nous explique-t-elle, comprend vingt-huit bâtiments regroupés en trois quartiers parallèles allant du nord au sud. Le

premier est réservé au culte public, le second à l'étude, le troisième à la nature. Nous pénétrons successivement dans ces trois quartiers. Deux lions protègent l'entrée principale (*Ling Xing*) qui permet d'accéder au premier. Entrée traditionnelle de tout temple confucéen, elle symbolise l'étoile du lettré dans l'astrologie chinoise. En quelque sorte rendre hommage à Confucius revient à rendre hommage au Ciel. L'empereur lui-même devait présenter ses respects à Confucius avant d'adorer le Ciel : « *Qui fonde son gouvernement sur la vertu est comme l'étoile polaire. Elle brille dans le Ciel et tous les astres gravitent autour d'elle* » (II, 1).

La porte *Da Cheng* (grand succès) nous permet d'accéder à une cour rectangulaire où nous pouvons admirer des tablettes de l'époque des Ming et des Qing. Nous pénétrons dans la salle principale où siège une statue en camphre du Maître assis, entouré de ses instruments de musique favoris. Confucius jouait-il lui-même de ses airs préférés dont il dit lui-même qu'ils « *inondaient l'oreille comme les vagues de l'océan* » (VIII, 15) ? C'est en tout cas en ce lieu où règne une atmosphère de solennité que le peuple rend hommage au Maître et à ses soixante-douze disciples. On y remarque notamment une grosse cloche au son profond et mélodieux, appelée cloche de *Dacheng*, finement sculptée de dragons antiques ruant contre des perles brillantes. Sur les murs, sont gravés les *Analectes* ou Entretiens, compilations des discours et discussions du Maître avec ses disciples. Notre guide nous initie à la découverte de quelques idéogrammes, comme celui qui désigne la parole de Confucius : « *Confucius a dit* ».

Dans le second quartier, la Porte des Études (*Xue*) ne pouvait traditionnellement être franchie que par les lettrés ayant réussi le concours national. Quant à la Porte de l'Étiquette (*Yi*), elle ne laissait passer autrefois que les personnes correctement vêtues. La Porte où l'on écoute la pluie nous rappelle l'importance de la musique chez Confucius, comme celle naturelle de la pluie qui tombe et suffit à remplir le cœur du sage de sérénité. Ensuite, tout au centre du complexe, la salle de Mencius (*Ming Lun*), salle d'étude traditionnelle, devenue célèbre pour avoir servi de quartier général en 1853 à la société des Petits Couteaux. Le quartier des études se termine au nord avec le pavillon *Zun Jing*, ancienne bibliothèque regroupant autrefois tous les écrits confucéens dont la plupart ont disparu au fil des révolutions, en sorte que la salle semble bien vide aujourd'hui. L'importance donnée aux études est une constante de la civilisation chinoise au point que les Lettrés étaient tenus en plus haute estime que les nobles.

Dans le dernier quartier culmine du haut de ses vingt mètres dans un écrin de verdure la pagode *Kui Xing*, le plus vieux bâtiment du temple *Wen Miao*. Autant l'architecture traditionnelle de la pagode impose le respect, autant les petits ponts et la végétation luxuriante du parc invitent au recueillement. A la fois centre culturel et lieu de "culte", le temple de Confucius est un endroit paisible,

dédié à la méditation et à l'instruction : « *Méditer en silence, étudier sans relâche, enseigner sans se lasser, est-ce qu'il m'en coûte ?* » (VII, 2).

Confucius, un illustre inconnu ? Ou plutôt, un grand sage méconnu ? Découvert en Europe grâce aux traductions des missionnaires jésuites, comparé par lui à Socrate, Confucius n'est pour Fénelon qu'un politique rationaliste ayant laissé quelques lois pour policer son pays : « *Pour moi, j'ai évité les subtilités de raisonnement, et je me suis borné à énoncer des maximes sensées pour la pratique des vertus dans la société... Pour moi, j'ai écrit, et j'ai envoyé mes disciples pour tâcher de réduire aux bonnes mœurs toutes les provinces de notre empire* » (*Dialogues des morts*, VII). Rejeté par l'Église suite à la « querelle des Rites », Confucius sera aussitôt récupéré par les philosophes des Lumières. Ceux-ci retiendront de lui son agnosticisme et son humanisme, sa vision du caractère indissociable de la politique et de l'éthique et sa conception terrienne de l'économie. Voltaire trouvera ainsi, dans les vertus confucéennes de modération, de tolérance, de critique de soi, d'amitié, d'humilité, d'humanité et d'hospitalité, autant d'atouts pour combattre l'absolutisme de droit divin et fonder les bases d'une grande philosophie universaliste et humaniste. A l'appui de son article « *De la Chine* », Voltaire loue en ces termes Confucius :

*« De la seule raison salutaire interprète,
Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
Il ne parla qu'en sage, et jamais en prophète :
Cependant on le crut, et même en son pays ».*

Fut-il vraiment cru de son vivant ? Nul n'est prophète en son pays. Nul n'est sage non plus. Comme Platon ou Voltaire, Confucius eut certes l'ambition d'éclairer les souverains de son temps mais comme eux sans succès. Confucius n'est-il pas, de son temps même, réputé pour être « *celui qui sait que ce qu'il fait est impossible, mais continue néanmoins, tout en sachant que c'est peine perdue* » (XIV, 41) ?

Au regard de l'intellectuel occidental, Confucius incarne l'esprit pratique et terre à terre de la Chine traditionnelle. Pourquoi donc, aux yeux du poète, le bleu de Chine symbolise-t-il aussi la calme majesté des rites de l'Empire du Milieu, idéalement situé au centre du monde ?

*« Confucius rendait les honneurs qui leur conviennent
aux morts, dans l'Empire bleu du Milieu,
Il souriait parce que l'eau éteint le feu
comme la Vie éteint l'homme vers l'époque moyenne...*

*Il parlait avec une respectueuse cérémonie
aux principaux de la ville et au chef de la guerre.
Il était bon, sans familiarité vulgaire,
avec les gens du commun et mangeait leur riz.*

*Il se plaisait aux choses de la Musique,
mais préférait les instruments de simple roseau
cueilli près des marais de vase douce et jaune
où l'oiseau sans nom qui fait yu-yu se niche...*

*A ceux lui demandant des choses sur la chair,
Confucius dit : la vôtre est pareille à l'autre
Et la mienne à la vôtre ; le sens de ceci est clair.*

Puis il regarda en souriant son cercueil. »

(Francis Jammes)

Dans les *Analectes* ou Entretiens (*Lunyu*), on voit le Maître discuter des problèmes quotidiens avec ses disciples. Partant du constat que le propre de l'homme n'est pas de « *vivre avec les oiseaux et les bêtes sauvages* », et qu'il faut donc coexister en bonne société avec ses semblables, Confucius tisse un réseau de valeurs dont le but est l'harmonie des relations humaines. Confucius tente de restaurer ce mandat du Ciel qui conférait le pouvoir et l'efficacité à l'empereur vertueux. S'il affirme ne rien inventer, Confucius a mis l'homme au centre de son enseignement. Il n'a pas fondé de religion au sens occidental du terme, même si un culte lui a été dédié par la suite, mais plutôt une morale positive, structurée par les « rites » et vivifiée par la « sincérité », mettant l'accent sur l'étude et la rectitude. Confucius représente toujours pour les Chinois un éducateur, un humaniste par excellence. Sans se poser en maître à penser, il incitait ses disciples à développer leur esprit critique : « *Je lève un coin du voile, si l'étudiant ne peut découvrir les trois autres, tant pis pour lui.* »

Yves
(à suivre)

*

RECHERCHES

UNE MÉTAPHYSIQUE SELON THOMAS (suite)

MA manifestation m'occulte tel un voile d'images opaque qui cache MA lumière car les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles, est cachée.

La toute première puissance, qui jaillit à partir du fond le plus pur, est une connaissance nue : quand elle arrive toute nue sur la place publique, aussitôt elle est habillée et enveloppée d'un voile. C'est seulement lorsqu'elle est à l'intérieur, qu'elle se jette sur l'être pur et retire immédiatement le voile, c'est la vérité ; elle connaît l'être vrai : Révélation, Occultation, Initiation.

Les êtres humains, dans leur grande majorité, prennent ce voile d'images pour la réalité alors que, Lumière, JE suis la seule réalité ; par cette méprise ils sont dans l'illusion car ce qu'ils pensent être MES créatures, n'est qu'un néant ; en effet toutes MES créatures sont pur néant, issu du néant de néant que JE suis.

JE suis à la fois la seule réalité et néant de néant, totale inconnaissance. C'est le vide médian qui fait marcher le char.

Lorsque l'âme parvient à la lumière sans mélange, elle pénètre dans son néant de néant.

JE suis Néant. JE ne suis ni ceci ni cela. Si tu penses encore que JE suis quelque chose, JE ne suis pas cela.

*

Pour qu'il rejoigne MON Royaume afin de M'informer sur ce que JE suis, il suffit à l'homme qu'il ouvre tous ses yeux et ne se fie ni à sa main, ni à son pied, ni à la moindre des images.

Quand J'invite l'homme à Ma table, Je l'invite à ignorer d'abord tout ce que son mental lui suggère, car jamais en cette vie l'intellect ne touche le fond de la

vérité surnaturelle ; d'ailleurs, JE dis : « Que ta gauche ne sache pas ce que fait ta droite » et « JE vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu, et ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché, et ce qui n'est pas descendu sur le cœur de l'homme » ; aussi le sage s'occupe-t-il de son ventre et non pas de son œil ; il préfère l'interne à l'externe. Que Mes initiés potentiels viennent à MOI avec leurs entrailles et non avec leur tête.

Où il existe une division vers l'extérieur, on ne ME trouve pas. Toutes choses sont égales en MOI et sont MOI-même. J'éprouve tant de joie dans cette égalité que JE répands complètement MA nature et MON être dans cette égalité en MOI-même.

La verticalité dans la manifestation divise, l'horizontalité unit. Or JE suis celui qui est égal et, à ce titre, ne cautionne aucune hiérarchie ni même aucune dualité extérieur/ intérieur, supérieur/ inférieur, premier/dernier, masculin/féminin ou homme/femme.

Celui qui fait le dedans comme le dehors, le haut comme le bas, et le mâle et la femelle en un seul, fait le deux Un et rejoint MON Royaume.

*

Le petit enfant de sept jours ne connaît aucune dualité ni aucune hiérarchie car il est dans l'inconnaissance et son esprit est encore dans l'Un. D'ailleurs JE dis : « Les petits qui têtent, sont comparables à ceux qui vont dans le Royaume » et « celui qui parmi vous sera petit, connaîtra le Royaume ».

Heureux êtes-vous, les pauvres, parce que vôtre est le Royaume des cieux. Seul est un homme pauvre, celui qui ne veut rien et ne désire rien. Est un homme pauvre, celui qui ne sait rien. Rassemble toutes tes puissances, tous tes sens, tout ton intellect et toute ta mémoire, et tourne les vers le fond, à l'intérieur, là où se trouve caché ce trésor. Si tu veux trouver ce trésor, il te faut entrer dans l'ignorance.

Quand l'homme voit venir la fin de sa vie physique et s'apprête à ME rapporter son expérience de MA manifestation, il interroge le petit enfant de sept jours au sujet du lieu de la Vie, MON Royaume, car JE dis : « Heureux celui qui se tiendra debout dans le commencement, et il connaîtra la fin et il ne goûtera pas de la mort ».

Lorsque l'être humain vient à la vie physique, il est dans l'inconnaissance du petit enfant, il est vide.

Or J'attends de l'être humain qu'il se connaisse afin qu'il puisse M'apporter la connaissance de lui-même qu'il aura récoltée et dont il doit être plein au terme de sa vie physique ; J'attends de lui qu'il ne soit pas de ceux qui sont venus au monde vides et cherchent aussi à sortir du monde vides.

Car celui qui a connu le monde, a découvert le corps, et celui qui a découvert le corps, le monde n'est pas digne de lui ; celui qui a connu le monde, a découvert un cadavre et, celui qui a découvert un cadavre, le monde n'est pas digne de lui ; celui qui a trouvé le monde et a été riche, qu'il refuse le monde ; celui qui a été riche, qu'il règne, et celui qui a le pouvoir, qu'il renonce. Nul ne possède autant le monde en propre que celui qui a laissé complètement le monde.

Le jour où ceux qui parlent en MON nom, arriveront pour prendre ce qui est leur, que l'être humain leur donne ce qui est en ses paumes, à savoir son expérience de Ma manifestation.

*

Tout ce qui concourt à l'accroissement de la multiplicité de MA manifestation s'oppose au retour à l'Un. Aussi, JE dis : « Bienheureux le ventre qui n'a pas conçu, et les seins qui n'ont pas donné de lait ».

Il est impossible à un être humain de faire retour à MOI qui suis néant de néant, s'il ne s'est auparavant dépris de toute dépendance d'un autre être humain.

C'est pourquoi JE dis : « Celui qui ne déteste pas son père et sa mère, ne pourra se faire MON disciple » et « celui qui ne déteste pas ses frères et ses sœurs, n'aura pas de valeur pour MOI ».

C'est pourquoi aussi, mettant en garde contre la dépendance dans le couple, JE dis : « Misérable est le corps qui dépend d'un corps, et une misère est l'âme qui dépend de ces deux ».

C'est pourquoi enfin, recommandant que l'amour charnel reste dissocié de l'amour psychique, JE dis : « Malheur à la chair qui dépend de l'âme ! Malheur à l'âme qui dépend de la chair ! ».

En disant cela, JE dis aussi que l'âme est égale à la chair, qu'elle ne lui est aucunement supérieure car l'âme est une simple forme du corps. D'ailleurs JE dis : « JE ME suis manifesté à eux dans la chair », « si la chair est advenue à cause de l'Esprit, c'est une merveille » et « celui qui a découvert le corps, le monde n'est pas digne de lui ».

De même que deux corps peuvent faire l'Un, deux âmes peuvent faire l'Un ;

c'est pourquoi JE dis : « Si l'Esprit est à cause du corps, c'est une merveille de merveille » et « aime ton frère comme ton âme ; veille sur lui comme sur la prunelle de ton œil ».

*

Celui qui découvrira l'interprétation de MES paroles ne goûtera pas de la mort mais, alors que MA parole donne la Vie en Esprit, les paroles qui sortent de la bouche des hommes, elles, ne sont souvent que souillures car ce qui sortira de votre bouche, c'est cela qui vous souillera, les hommes étant trop souvent aux aguets des faiblesses de leur frère plutôt que des leurs.

Celui qui accueille et parle sans souiller, garde MA lumière et illumine le monde entier, car la circoncision véritable, dans l'Esprit, a trouvé un profit total ; celui-là vit à jamais en l'Esprit et ceux qui sont Vivants, ne mourront pas car celui qui vit en l'Esprit, connaît l'au-delà immobile bien avant de naître au monde.

Un homme bon produit du bon de son trésor. Un homme obscur produit des méchancetés du trésor mauvais qui est dans son cœur et il dit des méchancetés.

Celui qui est aveugle dans son cœur, est enivré par son ego, rejette et souille par ses paroles, n'illumine pas, il est dans l'obscurité, il a délaissé la parcelle de MA lumière qui était en lui, c'est un homme obscur qui est mort en Esprit, et ceux qui sont morts ne Vivent pas.

Cependant, s'il rejette le vin de l'ego, de la division et du mépris, dont il s'est enivré, l'homme obscur fera sa metanoïa, il changera de mentalité.

*

Soyez heureux quand on vous hait et qu'on vous persécute ; heureux sont-ils ceux que l'on a persécutés dans leur cœur, ce sont ceux-là qui ont connu le Père en vérité, car ils reçoivent les parcelles de MA lumière que laissent échapper ceux qui les persécutent. Heureux celui qui a connu l'épreuve, il a découvert la Vie.

*

Entre l'accueil et le rejet, il n'est pas d'intermédiaire ; c'est pourquoi JE dis : « A celui qui a dans sa main, on donnera ; et à celui qui n'a pas, même le peu qu'il a, on le lui enlèvera », « quand vous engendrez cela en vous, ceci qui est vôtre vous sauvera ; si vous n'avez pas cela en vous, ceci qui n'est pas vôtre, vous tuera », « un cep de vigne a été planté en dehors du Père et, comme il n'est pas fort, il sera extirpé avec sa racine et il sera détruit » et « au jour de la

moisson, les ivraies se manifesteront ; on les arrachera et on les brûlera ».

L'au-delà des hommes est un jardin où cinq arbres se dressent comme les cinq doigts d'une main tendus pour accueillir la manifestation dans sa totalité. Celui qui entend mes paroles et accueille toute la manifestation, ne goûtera pas de la mort en Esprit et verra, dans l'au-delà, la moindre des pierres le servir en signe de reconnaissance. Fendez du bois de ces arbres, JE suis là, soulevez les pierres qui le servent, vous ME découvrirez là.

Celui qui a la main assez large pour accueillir, comme celui qui ne l'a pas, ME sont utiles car JE suis le Tout, le Tout est sorti de MOI et le Tout est parvenu jusqu'à MOI, Vivant ou mort en Esprit.

Ni l'homme lumineux qui accueille le Tout, ni l'homme obscur qui le rejette en partie, ne sont responsables de leur attitude. Simplement, leur main est assez large pour accueillir le Tout, ou elle ne l'est pas. Deux reposeront sur un lit : l'un mourra, l'autre vivra.

La liberté de faire le bien ou le mal est une illusion entretenue par les inventeurs de fautes car tout acte est l'effet de causes qui échappent à son auteur. En effet, chaque homme a en lui-même un trésor caché qui lui vient de ses pères et dont, souvent, il n'a même pas conscience.

La vie d'un homme se déroule comme un film dans lequel il joue un rôle, celui du travailleur consciencieux, comme celui du promeneur étourdi peu soucieux de ce qu'il perd au long du chemin (car il est un temps pour travailler et un temps pour se reposer), film dont l'homme ne peut être que le spectateur tranquille.

Demeure le plus tranquille, et le plus longtemps, c'est ce qu'il y a de plus excellent pour toi.

L'Esprit du Val ne meurt point ; c'est pourquoi JE dis : « Devenez passants ».

*

Cependant, l'homme lumineux, qui fait le deux Un, doit veiller en face du monde, prendre appui sur ses reins de toutes ses forces de peur que les pillards ne découvrent un chemin pour venir jusqu'à lui. Qu'advienne, au centre de lui-même, un homme averti. Heureux l'homme qui sait où et quand les pillards pénètrent si bien qu'il se dressera, rassemblera sa force et prendra appui sur ses reins avant qu'ils ne s'introduisent. Car il est impossible que quelqu'un entre

dans la maison du fort, et une ville construite sur un mont élevé et fortifiée ne peut pas tomber et ne pourra être cachée.

Mais ne cherchez pas à convertir les pillards, ne jetez pas des perles aux porceaux de peur qu'ils n'en fassent des débris, devenez prudents comme les serpents et purs comme les colombes.

*

L'homme lumineux qui fait le deux Un, doit aussi veiller à ce que son ego, le grand personnage, ne prenne le dessus et ne l'incite à croire qu'il existe par lui-même. Aussi, ne doit-il pas hésiter à dégainer son épée afin de tuer le grand personnage.

*

L'homme lumineux n'est qu'un canal par lequel JE ME reconnais. Il n'a pas plus d'existence qu'un rayon de lumière traversant une forêt.

Seul JE suis. JE suis la Lumière, la seule réalité.

*

Là où il y a trois dieux, ce sont des dieux ; là où il y a deux ou un, MOI, JE suis avec lui.

Les inventeurs de fautes ont caché les clefs de la gnose et, pour affaiblir ceux qu'ils culpabilisent, ont créé un fantôme, image réductrice, humanisée et éphémère de ce que JE suis, qui est leur Dieu. C'est pourquoi JE dis aux hommes : Donnez à Dieu ce qui est à Dieu, à savoir vos prétendus péchés, et, ce qui est MIEN, donnez-le MOI, c'est-à-dire votre expérience de MA manifestation.

Afin d'assurer leur pouvoir sur leurs victimes, ils les contraignent à des attitudes comme la prière, l'aumône ou le jeûne alors que JE dis : « JE n'ai pas besoin de jeûnes, de prières et de toutes les pénitences » et « ce qui entrera dans votre bouche, ne vous souillera pas mais ce qui sortira de votre bouche, c'est cela qui vous souillera ».

Il suffit en effet de ne pas se souiller par des paroles pour conserver MA lumière parce que mon joug est clément et indulgente mon autorité. Celui qui est près de MOI, est près de la flamme et celui qui est loin de MOI, est loin du Royaume.

L'essentiel est de faire le deux Un ; les attitudes sont secondaires. C'est pourquoi

je dis : « Quand l'époux est sorti de la chambre nuptiale, alors, qu'on jeûne et qu'on prie ».

*

Durant sa vie physique, l'être humain peut percer MON occultation afin de ne plus être que Lumière. C'est pourquoi JE dis : « Heureux les affamés parce qu'on rassasiera le ventre de qui veut », « à celui qui frappe, on ouvrira », « cherchez et vous trouverez » ; et aussi : « que celui qui cherche, ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve, et, quand il aura trouvé, il sera bouleversé et, étant bouleversé, il sera émerveillé et il régnera sur le Tout ».

Mais il n'est pas nécessaire de chercher pour trouver puisque JE dis : « Celui qui découvrira l'interprétation de MES paroles ne goûtera pas de la mort ».

En vérité, JE suis caché au fond de l'âme. Plus on ME cherche, moins on ME trouve. Tu dois ME chercher de telle sorte que tu ne trouves pas. Si tu ne ME cherches pas, tu ME trouves.

*

Les inventeurs de fautes ont bâti une maison dont ils ont rejeté la pierre d'angle, celle qui fait le deux Un. Cette maison sera renversée et personne ne pourra la reconstruire.

Mais celui qui boit à la source bouillonnante que J'ai fait jaillir, celui-là boit à MA bouche, deviendra comme MOI ; quant à MOI, JE serai lui et ce qui est caché, lui apparaîtra car l'œil dans lequel tu ME vois est l'œil-même dans lequel JE te vois.

Michel

EN QUÊTE DE LA SOURCE

JÉSUS ET L'INDE

SUR LES TRACES DE JÉSUS

UNE SOURCE BOUDDHISTE ?

Une telle convergence peut-elle s'expliquer par des contacts que Jésus aurait pu avoir avec des sages de l'Inde ? L'hypothèse ne doit pas être exclue a priori. Il nous est maintenant loisible de tenter de déterminer si le texte découvert et traduit par Notovitch nous apporte réellement des éléments originaux nous permettant de mieux connaître la vie connue comme la vie inconnue de Jésus. Quels sont les critères qui nous permettent de penser que « *La Vie de saint Issa* » serait susceptible de comporter des éléments sinon d'authenticité du moins de crédibilité ?

« *La Vie de saint Issa* » est attribuée par Notovitch à des chroniqueurs bouddhistes. Ayant eu écho par des marchands venus d'Israël de la mort d'un juste nommé Issa, ceux-ci se seraient alors souvenus que ce même Issa avait séjourné auparavant chez eux. Le texte manque d'unité et contient quelques communications assez incohérentes sur certains aspects de la prédication du saint. Ce n'est que vers la fin du second volume que le chroniqueur présente Issa comme une incarnation de l'Être suprême.

Que l'original de la chronique ait été rédigé en pâli, langue parlée à l'époque du Bouddha, irait plutôt dans le sens d'une certaine crédibilité. En effet les plus anciens textes bouddhistes sont rédigés dans cette langue. Un faussaire non avisé se serait contenté d'un écrit en tibétain, sans réaliser que le Tibet n'était nullement bouddhiste à l'époque de Jésus et que les premiers textes rédigés en cette langue remontent au mieux au VII^e voire au IX^e de notre ère.

Le texte de Notovitch est la reconstitution de mémoire et selon ses notes de la traduction faite par son interprète de deux manuscrits qui n'étaient eux-mêmes qu'une traduction en tibétain d'un original en pâli conservé à Lhassa. « *La Vie de saint Issa* » n'est donc pas la restitution exacte de l'original, si du moins cet

original a réellement existé, mais un remaniement d'une version de celui-ci par un intellectuel russe du XIX^e siècle, forcément imprégné par la culture philosophique et religieuse de son pays. Si les passages principaux de « *La Vie de saint Issa* » offrent des ressemblances avec les récits évangéliques, il existe des contradictions manifestes entre la version bouddhiste et celle des évangiles canoniques. La trame de la chronique ressemble à celle des canoniques mais la perspective bien souvent diffère.

Les paroles d'un Maître ne sont pas les mêmes selon l'auditoire auquel il s'adresse. Le Bouddha excellait ainsi à se mettre au niveau de compréhension de ses interlocuteurs. Jésus lui-même ne parlait directement qu'avec ses disciples proches et par paraboles à la foule. Lorsqu'il doit se justifier devant les autorités religieuses, Issa ne peut éviter de se retrancher derrière l'autorité de Moïse. Toutefois le Moïse auquel se réfère le texte de « *La Vie de saint Issa* » présente des divergences importantes avec l'image que nous nous en faisons habituellement. En effet Moïse est présenté non comme un enfant juif adopté mais comme un authentique prince égyptien : « *Ce pharaon avait deux fils dont le cadet s'appelait Mossa ; des savants israélites lui enseignaient diverses sciences. Et l'on aimait Mossa en Égypte pour sa bonté et la compassion qu'il témoignait à tous ceux qui souffraient* » (II, 7-8). Il peut sembler singulier que Moïse soit ainsi rattaché à la lignée des pharaons. Une telle thèse ne semble pas avoir eu d'adeptes en Occident avant la publication par Sigmund Freud en 1939 de son ouvrage « *Moïse et le monothéisme* ». Les recherches contemporaines ont toutefois permis de mettre en lumière les racines égyptiennes de Moïse, qu'il ait réellement existé ou qu'il ne soit qu'un mythe fondateur. Outre que la Bible présente Moïse comme un enfant adoptif de la famille royale, que le nom qui lui est donné signifie en langue égyptienne « *l'enfant* », qu'il ait été « *instruit de toute la sagesse des Égyptiens* (Ac VII, 22.) », que, selon Philon d'Alexandrie, il soit appelé « *le jeune roi* (*Vie de Moïse*, VI) », nombre d'historiens modernes s'accordent pour voir en lui un fils probablement bâtard d'une princesse, donc un vrai prince égyptien.

La loi de Moïse à laquelle se réfère Issa pour se justifier, n'est pas la loi mosaïque des scribes et des pharisiens mais une loi intérieure, une voie spirituelle. Serait-il possible qu'il fasse ainsi allusion aux premières Tables de la loi brisées par Moïse à la vue du Veau d'or adoré par son peuple ? Occultées aussitôt que révélées, elles symbolisent la voie de l'ésotérisme, celle de la connaissance, manifestée par la Kabbale juive qui se définit comme la loi orale par rapport à la loi écrite (Thora). Les secondes Tables de la loi, celles de la dualité et de la culpabilité, symbolisent la voie de l'exotérisme incluant l'ensemble des règles qui permettent de maintenir la cohésion de la tribu. Or c'est bien la loi intérieure que revendique Issa :

« *Et les savants vieillards lui firent encore cette question : 'On assure que tu renies les lois de Mossa et que tu enseignes au peuple l'abandon du temple de Dieu ?'* »

« *Et Issa : 'On ne démolit pas ce qui a été donné par notre Père céleste et ce qui a été détruit par les pécheurs ; mais j'ai recommandé de se purifier le cœur de toute souillure, car c'est là le véritable temple de Dieu.'* »

« *Quant aux lois de Mossa, je me suis efforcé de les rétablir dans le cœur des hommes et je vous dis que vous ignorez leur portée véritable, car ce n'est pas la vengeance, mais le pardon qu'elles enseignent ; seulement on a dénaturé le sens de ces lois.' »*

(X, 19-20-21)

Au fil des siècles, les prescriptions et les rites se multiplient. Tant d'obligations pèsent sur le juif pieux, qu'il ne peut jamais toutes les respecter. Coupable parce que pécheur, il doit toujours plus se purifier et s'en remettre aux prêtres. Plus une religion s'éloigne de sa source, plus elle sombre dans le formalisme, plus elle devient prisonnière du mental qui se plaît à diviser et à contredire. Sur ce point les paroles rapportées par la chronique de Notovitch semblent en parfaite harmonie avec celles de Jésus dont nous savons qu'il n'a cessé de combattre l'hypocrisie religieuse de ses contemporains :

« *Vous annulez la parole de Dieu
par votre tradition que vous vous êtes transmise. »*

(Mc VII,13)

« *Ses disciples lui dirent :
Vingt-quatre prophètes ont parlé en Israël
et tous ont parlé par toi.*

Il leur dit :

*Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous
et vous avez parlé des morts. »*

(Th 52)

Face aux attentes de la foule, Issa semble confirmer la rédemption proche des péchés du peuple juif et la délivrance du peuple d'Israël : « *Car soyez sûrs que le jour est proche où vous serez délivrés des ténèbres ; vous vous rassemblerez en une seule famille et votre ennemi tressaillira de peur, lui qui ignore ce qu'est la faveur du grand Dieu* » (X, 10). De telles paroles peuvent s'entendre dans le contexte d'un peuple dans l'attente de la fin des temps et de la venue du royaume sur terre. Toutefois, parallèlement, Issa insiste sur le caractère intemporel du royaume intérieur : « *Entrez dans votre temple, dans votre cœur... ; Ne souillez pas votre cœur car l'Être éternel y réside toujours* » (IX, 12-15). Rendez à César ce qui est à César : « *Je ne vous ai pas annoncé que vous seriez délivré du César ; c'est l'âme, qui est plongée dans l'erreur qui aura sa délivrance* » (XII,

2). Et de même rendez à Dieu ce qui est à Dieu : « *Je n'ai jamais parlé que du Roi des cieux, et c'est lui que j'apprenais au peuple à adorer... Le Roi des cieux est plus grand et plus puissant que la loi terrestre, et son royaume surpasse tous les royaumes d'ici-bas* » (XIII, 12). Être réuni en une même famille peut être interprété aussi bien comme une prophétie si l'on se place sur le plan historique linéaire des juifs et, plus tard, des chrétiens, que comme une réunion de l'un en l'Un si l'on se place d'un point de vue gnostique comme d'un point de vue bouddhiste qui veut que la délivrance n'a de sens que si elle est celle de tous les êtres. Ou encore, pour reprendre un enseignement soufi, dire : « *Autre que Lui n'est pas* » revient à dire : « *Autre que Moi n'est pas* ».

« *La Vie de saint Issa* » ne fait aucune référence aux prophéties supposées de l'Ancien Testament qui ont été ajoutées par les rédacteurs des canoniques pour tenter de rattacher Jésus à la lignée de Moïse et des prophètes. Il est simplement dit, comme effectivement auraient pu le rapporter des marchands accompagnant quelque caravane sur les routes commerciales reliant la Palestine à l'Inde : « *Les parents du nouveau-né étaient de pauvres gens, appartenant par leur naissance à une famille d'une piété insigne...* » (IV, 6).

Selon une conception plus proche des lois de la nature, l'Esprit ne fait que s'incarner dans un enfant déjà né. On n'y trouve ainsi aucune allusion à la pseudo prophétie qui veut que le Messie naisse d'une vierge : « *Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel* » (Mt I, 22-23). Nous savons aujourd'hui que le texte hébreu d'Isaïe parle d'une jeune fille et non d'une vierge. Les premiers chrétiens semblent avoir ignoré toute notion d'une conception virginale de Jésus. Paul lui-même ne fait aucune allusion à une quelconque virginité de la mère de Jésus. Dans l'épître aux Galates, il dit simplement : « *Dieu envoya son fils, né d'une femme* » (IV, 4). Et dans l'épître aux Romains, il précise que Jésus est issu de la lignée de David « *selon la chair* » (I, 3). L'absence de toute allusion à ce qui deviendra au XIX^e siècle le dogme de l'Immaculée Conception irait plutôt dans le sens de la crédibilité du texte de Notovitch. Un faussaire n'aurait eu aucun mal à inventer toutes sortes de miracles pour enjoliver la naissance d'un envoyé de Dieu ou d'un Bouddha.

La chronique n'accorde aucune foi au merveilleux. Peut-on aujourd'hui ajouter foi à un miracle ? Peut-on fonder une foi sur un phénomène ? « *Si les miracles constituent des preuves, ils prouvent trop. Car toutes les religions ont et ont toujours eu leurs miracles, y compris les sectes les plus étranges. Il est question de morts ressuscités dans Lucien. Les traditions hindoues sont pleines de telles histoires, et on dit qu'aujourd'hui encore, en Inde, les miracles sont des événements sans intérêt à cause de leur banalité* ». Il est facile d'appeler miracle ce que nous ne pouvons pas scientifiquement expliquer : « *Ce que nous regardons comme des miracles, les hindous y voient des effets naturels de*

pouvoirs exceptionnels qu'on trouve chez peu de gens, et le plus souvent chez les saints. Ils constituent donc une présomption de sainteté (S. Weil, *Lettre à un religieux* 25, in *Œuvres*, Quarto Gallimard, p. 1001) ».

Les miracles ne sont pas des preuves de la foi. Le miracle est tout au plus un préalable, un phénomène merveilleux destiné à éblouir les âmes frustes, jamais une fin en soi. Selon un logion rapporté par Macaire d'Égypte dans l'une de ses homélies, Jésus s'étonne de la sorte : « *Pourquoi vous étonnez-vous des miracles ? Je vous donne un grand héritage, que le monde entier ne possède pas* » (12, 17). Pour Issa, le vrai miracle c'est de garder les pieds sur terre : « *Cependant, il y a un miracle qu'il est possible à l'homme d'accomplir : c'est, quand, plein d'une croyance sincère, il se décide à déraciner de son cœur toutes les mauvaises pensées et que, pour atteindre son but, il ne va plus par les chemins de l'iniquité* » (XI, 8).

Seul compte le témoignage des sages. Seule compte la voie de la connaissance de soi-même. Il ne serait venu à personne en Inde l'idée de fonder tout un système théologique sur un événement merveilleux nous dit Swami Ramdas : « *En fait ce ne sont là des miracles que pour ceux qui considèrent seulement le côté physique des choses ; ceux qui vivent dans le royaume de l'Esprit les tiennent pour choses naturelles... La plus grande maladie de l'homme est l'ignorance. S'il en guérit, il guérit de toutes les autres* (Entretiens de Hadeyah, A. Michel, p. 273.) ».

La grande originalité du christianisme c'est de fonder la foi sur un phénomène. Au lieu d'être une voie expérimentale de délivrance ici et maintenant, il s'est érigé en un système codifié de dogmes et de croyances aveugles en un salut projeté dans un futur hypothétique. Au lieu de permettre à chacun de sonder son cœur pour trouver le Père, l'Église s'impose comme seule interprète de la parole divine et comme intermédiaire obligée entre l'homme et Dieu. A l'instar des scribes et des pharisiens, elle a perdu les clefs de la connaissance... si du moins elle les a jamais eues. Nous avons vu que les plus anciens documents sur Jésus ne mentionnent nullement la création d'une église ni la désignation de Pierre comme premier pape de celle-ci. Si « *La Vie de saint Issa* » ne fait nulle part allusion à la fondation d'une église, ne serait-ce pas la preuve qu'elle s'appuie sur des traditions sinon antérieures du moins plus proches de la vérité historique que les canoniques ?

Pour la chronique, les Romains sont seuls responsables de la perte de Jésus : c'est Pilate qui envoie un espion auprès du Maître et c'est cet espion qui le dénonce, version bien plus crédible que celle des canoniques qui veulent que le traître soit un apôtre proche. Or Jésus a bel et bien été condamné à la crucifixion, mode de condamnation typiquement romain. Les juifs qui pratiquaient la lapidation avaient perdu le droit de condamner à mort en l'an 6 de

notre ère. Devant le sanhédrin, si l'on suit les synoptiques, Jésus n'affirme pas expressément être le Messie. Il préfère éluder le seul chef d'accusation qui aurait pu lui valoir une condamnation de cette instance suprême de la loi religieuse (Lc XXIII, 70). Prétendre que les sages juifs auraient pu livrer l'un des leurs à Pilate pour un motif religieux non établi et ce, le soir même de la Pâque, en contradiction avec tous leurs principes, relève du contresens le plus total comme le souligne Raphaël Draï dans sa somme consacrée à une lecture rigoureuse des actes et du procès de Jésus (*Lecture de l'évangile selon Luc*, Hermann, 2014). Il est inconcevable que les soixante et onze membres du Sanhédrin, témoins les uns des autres, aient pu décider, en cette nuit sacrée entre toutes, de livrer l'un des leurs en violation de tous les devoirs de leur charge et, de surcroît, en faisant appel à de faux témoins, pratique prohibée par leur droit. Seul Pilate a le pouvoir de vie et de mort sur un suspect pour des motifs politiques tirés de l'ordre public. Lui-seul doit être tenu pour responsable de la mort de Jésus : « *Sur le plan juridique, une étude littéraire minutieuse ne laisse subsister aucun doute : la condamnation et l'exécution de Jésus doivent être imputées à Pilate* » (P. Xavier Léon-Dufour, *Les Evangiles et l'histoire de Jésus*, Le Seuil, 1963, p. 337.) .

Sur le plan historique, les textes les plus anciens faisant état de l'existence de Jésus, attribuent à Pilate l'entière responsabilité de sa mort. Ainsi Flavius Josèphe auteur de la « *Guerre des juifs* » et des « *Antiquités judaïques* » fait, au 1^{er} siècle de notre ère, une brève allusion à Jésus. Cette allusion a longtemps semblé suspecte à cause des ajouts ultérieurs des copistes chrétiens. Il existe toutefois une version rapportée dans des documents syriens, qui semble authentique aux historiens. Flavius Josèphe y écrit : « *A cette époque-là, il y eut un homme sage dont la conduite était bonne ; ses vertus furent reconnues. Et beaucoup de juifs et des autres nations se firent ses disciples. Et Pilate le condamna à être crucifié et à mourir* (Jacques Duquesne, *Jésus*, J'ai lu, p. 257) ». Aux débuts du II^e de notre ère, Tacite, dans ses *Annales*, parle des chrétiens rendus responsables par Néron de l'incendie de Rome : « *Ce nom leur vient de Christus qui, sous le règne de Tibère, avait été livré au supplice par le procureur Ponce Pilate* » (XV, 44).

Le récit du procès, rapporté par les canoniques est d'une incohérence totale : « *Le récit évangélique de l'arrestation, du procès, de la condamnation de Jésus fourmille donc d'impossibilités, d'invraisemblances, d'incohérences : considéré du point de vue juridique, il est inintelligible* (Charles Guignebert, *Jésus*, p. 490) ». Il apparaît comme une invention tardive destinée à dédouaner les Romains du meurtre de Jésus afin de mieux charger les Juifs, quitte à leur faire porter tout le poids des péchés d'Israël. Le texte des *Evangiles* développe un mythe, non un récit historique à prendre au pied de la lettre. Pilate déclare Jésus innocent des crimes dont on l'accuse : « *Qu'a donc fait de mal cet homme ? Je n'ai trouvé en lui aucun motif de mort. Je le relâcherai donc après l'avoir châtié* ». Pilate

rappelle aux Juifs une ancienne coutume - dont on n'a retrouvé aucune trace (R. E. Brown, *The Death of the Messiah*, Geoffrey Champman, 1994 ; Marie-François Baslez, *Bible et Histoire*) - et leur propose : « *Qui voulez-vous que je vous relâche : Jésus Barabbas ou Jésus, qui est dit Christ (Lc XXIII, 22 ; Mt XXVII, 17.) ?* »

Et c'est Barabbas dont les Juifs réclament la grâce (Mt XXVII, 21 ; Mc XIV, 11 ; Lc XXIII, 18 ; Jn XVIII, 40). Il se trouve que plusieurs manuscrits donnent le véritable nom de ce dernier, à savoir Jésus Barabbas ! Une telle bizarrerie nous permet de conclure que les compilateurs, victimes d'une erreur de traduction, ont dissocié Jésus en deux personnages distincts. Étymologiquement « *Bar Abbas* » ne veut rien dire d'autre que « *Fils du Père* », soit l'un des noms que Jésus se donne à lui-même ! Il n'existe en effet, dans les Évangiles, qu'un seul Jésus qui soit le fils du Père. Barabbas est sans doute un personnage imaginaire. C'est donc bien de Jésus dont les Juifs demandent la libération.

Sa sentence d'innocence de Jésus une fois rendue, Pilate le livre néanmoins aux Juifs, sous la pression de ces derniers : il s'en lave les mains. Se laver les mains comme il le fait est une coutume juive. On voit mal un gouverneur romain la reprendre à son compte. Sa réponse aux Juifs est une allusion à l'Ancien Testament (*Dt XXI, 6 ; Ps XXVI, 6 ; 2 Samuel 3. 28-29*). La Bible n'est certainement pas le livre de chevet d'un procureur romain !

La tradition chrétienne donne de Pilate une image totalement faussée. A en croire les évangélistes, Pilate apparaît comme un homme incertain, mou, hésitant, ne trouvant en Jésus aucun chef de culpabilité mais l'envoyant tout de même à la mort pour ne pas déplaire aux Juifs. Nous savons qu'historiquement Pilate était tout au contraire un homme dur, intransigeant, méprisant voire antisémite : « *...responsable de l'ordre, il s'arrête à la mesure qu'il croit utile au maintien de l'ordre, en vertu de ses pouvoirs généraux* (Charles Guignebert, *Jésus*, p. 491) ». Philon d'Alexandrie cite une lettre du roi juif Agrippas 1^{er} à l'empereur Caligula qui accuse Pilate de fraude, de violence, de vol et d'exécutions sommaires (Jacques Duquesne, *Jésus, J'ai lu*, p. 225.). Pilate sera finalement démis de ses fonctions par le gouverneur de Syrie. Sur le plan historique, l'image que donne « *La Vie de saint Issa* » du procureur de Palestine est donc bien plus proche de la réalité : « *Pourquoi humilier ta dignité et pourquoi apprendre à tes inférieurs à vivre dans le mensonge puisque, même sans cela, tu as le pouvoir de condamner un innocent ?* » (XIII, 22).

La chronique rapportée par Notovitch ne fait nulle part état de la trahison de Jésus par l'un de ses apôtres, thèse dont l'absurdité est manifeste. Nous savons aujourd'hui que le personnage de Judas est une pure invention destinée à faire porter aux seuls Juifs le poids de la responsabilité de la condamnation à mort de Jésus. Prototype du Juif errant, Judas est chargé de tous les péchés d'Israël. Nous renvoyons sur ce point à l'annexe en fin de volume intitulée : « *Le Mystère*

Judas ».

La version de la chronique, qui rapporte tout l'inverse, apparaît bien plus plausible. C'est le Sanhédrin qui absout Jésus au motif que : « *On ne juge pas un juste* ». Ce sont les sages d'Israël qui sollicitent la grâce du saint, et c'est Pilate, pour des raisons de politique intérieure, qui s'obstine à condamner Jésus. Selon la chronique de Notovitch, ce sont bien des juifs qui, en se lavant les mains, pratiquent une coutume typiquement juive : « *Fais donc ce qu'il te plaira.* » ayant dit, les prêtres et les savants vieillards sortirent et se lavèrent les mains dans un vase sacré en disant : « *Nous sommes innocents de la mort du juste* » » (XIII, 24-25). Selon les canoniques, c'est Pilate, un procurateur romain - dont nous ne pouvons douter du mépris que lui inspire le peuple qu'il est chargé de gouverner - qui se met brusquement à adopter un rituel étranger à ses mœurs. Qui plus est, Pilate fait retomber sur les Juifs la mort de ce juste : « *Je suis innocent du sang de ce juste. A vous de voir* » (Mt XXVII, 24).

Quand on sait, de surcroît, que le Barabbas des canoniques est un « fameux prisonnier », un insurgé coupable de meurtre, un « bandit », il est plus qu'in vraisemblable que Pilate, pour respecter une coutume juive, ait accepté de libérer un zélote - c'est-à-dire un dangereux terroriste- à la place d'un juste dont il vient de reconnaître l'innocence.

La chronique ignore enfin la résurrection. Pilate fait disparaître le corps de saint Issa et c'est de la découverte du tombeau vide que naissent toutes les légendes. Nous savons aujourd'hui que la résurrection n'a jamais fait partie de l'enseignement de Jésus. Jésus meurt, un point c'est tout, et c'est une illusion que de croire que l'on peut mettre à mort le Vivant. Jésus le Ressuscité est l'Éveillé qui nous éveille à notre propre vérité : « *Levez-vous, éveillez-vous ! Soyez vigilants (Katha Upanishad 3, 14.) !* »... « *Éveillés sont les disciples du Bouddha* », dit le Sublime Éveillé, le Bouddha qui a trouvé l'Éveil inégalable et parfait (Dhammapada 296.). La chronique de Notovitch est sur la même longueur d'onde que les gnostiques chrétiens qui voient dans la résurrection un éveil et non la réanimation d'un cadavre, fût-il divin :

«Ceux qui disent que le Seigneur est mort d'abord et qu'il est ressuscité se trompent, car il est ressuscité d'abord et il est mort... Ceux qui disent qu'on va d'abord mourir et ressusciter se trompent. Si l'on n'obtient pas d'abord la Résurrection en cette vie, lorsqu'on meurt, on n'obtiendra rien.»
(Évangile selon Philippe 21 ; 90)

Quant aux disciples d'Issa, ils abandonnèrent Israël et partirent prêcher en tous lieux « *la félicité parfaite qui attend les humains dans le monde immatériel et plein de clarté où, en repos et dans toute sa pureté, réside dans une majesté*

parfaite le grand Créateur » (XIV, 10). Ce type d'enseignement pourrait être une réminiscence de la définition que Jésus donne du Père dans l'*Évangile selon Thomas* : « *C'est un mouvement et un repos* » (Th 50).

Qu'en conclure ? Sinon qu'un faussaire avisé se serait simplement contenté de combler les lacunes des évangélistes et non de rapporter un récit aussi radicalement différent... au risque de se voir déporter en Sibérie, comme tel fut le sort de Notovitch ! Un faussaire du XIX^e siècle aurait-il pu anticiper les conclusions de l'exégèse biblique du XX^e siècle ? « *La Vie de saint Issa* » ne cherche pas à prouver quoi que ce soit : ni dogme, ni miracle, ni Passion, ni résurrection. Si la version de la part connue de la vie de Jésus y paraît plus logique et plus crédible, alors pourquoi pas la part inconnue ?

A suivre

*

LÉGENDE DORÉE DE SAINT THOMAS

SUR LES TRACES DE L'APÔTRE DES INDES

Dieu n'ayant pu délaissier aucune partie du monde, il doit forcément être possible de trouver quelque mention du Nouveau Monde dans les Saintes Écritures. Historiens et théologiens chrétiens ont ainsi tenté de démontrer que les Amérindiens sont des descendants des tribus perdues d'Israël. Les missionnaires se persuadent, sur la base d'indices ténus, que Saint Thomas a précédé Colomb en Amérique puisqu'il est vénéré comme l'apôtre des Indes ! Assimilant Quetzalcóatl et Thomas, les historiens catholiques soutiendront longtemps ce mythe. Les délires psychiques paraissent sans fin...

*

« Par le sort et la répartition, l'Inde revint à l'apôtre Judas Thomas... »

Actes de Thomas, Écrits apocryphes chrétiens,
trad. P.-H. P. et Y. T. La Pléiade, Gallimard, 1997

« Les théologiens sacrés et les sages philosophes ont bien dit que le paradis terrestre est situé à la fin de l'Orient, parce que c'est un endroit où le climat est très doux. Or ces terres qu'il vient de découvrir sont la fin de l'Orient ».

Christophe Colomb, journal de bord, 21 février 1493

« L'expérience a fait voir dans la découverte de ce nouveau monde que toutes les régions situées sous la zone torride, tant en deçà qu'au-delà de la ligne équinoxiale, sont les plus bénignes, les plus saines et les plus tempérées de toutes les régions du monde ; d'où plusieurs théologiens ont soutenu que la terre d'Éden ou le paradis terrestre était situé sous l'équateur, le lieu le plus agréable de la terre.»

R.P. Du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, II, p. 83

« Un homme arriva dans cette terre qu'ils appelèrent Quetzalcóatl ou Huémac pour ses grandes vertus, en le tenant pour juste, saint et bon. Il leur enseigna en actes et en paroles le chemin de la vertu et les prévint des vices et des péchés en leur donnant des lois et la bonne doctrine... Quetzalcóatl était un homme blanc et barbu, bien constitué, à l'air grave. Son vêtement était une large tunique. »

Fernando de Alva IXTLILXOCHITL, *Obras históricas*, t. 2, *Historia de la nación chichimeca*, Mexico, UNAM, 1984, pp. 8 et 9.

« Je n'oserai affirmer que cet homme fut un de ces saints apôtres. Mais la grande force de sa vie et de ses actes m'amène à penser que, comme ils étaient aussi des créatures de Dieu rationnelles et susceptibles d'être sauvées, il ne peut les avoir laissés sans un prédicateur. Et, si cela est vrai, ce fut Topiltzin. Celui qui vint dans cette terre, selon la relation que nous donnons, était sculpteur et il ciselaient des images de pierre et les travaillait avec soin. Nous lisons que le glorieux saint Thomas était maître de cet art. »

Fray Diego DURAN, *Historia de las Indias de Nueva España e islas de la Tierra firme*, Mexico, Porrúa, 1984, t. I, p. 10.

« Ils viennent...

« Ils vont en foule, ils vont comme un torrent soulevant la poussière en tourbillons. Leurs bâtons de fer, leurs lances qui brillent et leurs sabres de fer, courbés comme les vagues de la mer, comme de simples grelots, leurs chemises de fer. Leurs casques de fer...

« Ils sont les fils du soleil. Ils sont barbus. Ils viennent de l'Orient... Ce sont des hommes blancs, le commencement du temps nouveau...

« Ainsi parla Quetzalcóatl... »

José López-Portillo y Pacheco, *Quetzalcóatl*, trad. F. C. Cancino et G. Cabrini, NRF, Gallimard, 1978, X, pp. 212-215.

LE COUPLE JUDAS/THOMAS

DANS L'ÉVANGILE SELON THOMAS (suite)

Jésus est à replacer surtout dans un contexte particulièrement dramatique aux conséquences incalculables "sous peine d'être anachronique" nous avertissent J. Prieur et G. Mordillat.

L'an 70 est en effet une date capitale pour l'histoire du Judaïsme et, par contre-coup, du Christianisme. Les troupes de Pompée prennent Jérusalem et détruisent le Temple, qui disparaît dans un incendie. Israël perd de ce fait son centre et tout le système des offrandes, des sacrifices, des pèlerinages liés au Temple, qui ne sera jamais rebâti. Sous Hadrien, ce sera la déroute complète pour les Juifs en 135, à l'issue de laquelle Jérusalem, devenue Aelia Capitolina, leur sera interdite pour une dispersion générale dans tout l'empire romain. La Judée, la Galilée et la Samarie passeront sous l'autorité romaine, un vrai traumatisme pour Israël.

Les Pharisiens, ces Juifs pieux et lettrés, pour sauver et redresser Israël, mettront en avant le Livre, l'étude de la Torah. Leur mouvement sera à l'origine du Judaïsme rabbinique. Contrairement aux pratiques du temps de Jésus, qui n'aura connu que le cérémonial du Temple, monument le plus important d'Israël, il y aura, d'un côté, le Judaïsme officiel, celui des Pharisiens, et, de l'autre, celui des sectaires et des marginaux qui s'en détachent, des déçus qui se replient dans le désert, loin de Jérusalem comme les disciples de Jean-Baptiste, les Esséniens, ces ascètes du Qumrân, des Judéo-chrétiens, disciples de Jésus déclarés hérétiques et des activistes prêts à prendre les armes, comme les sicaires, les zélotes.

Si, d'un côté, les rabbins pharisiens se retrouvent sur la base de la lecture de la Torah, de l'autre, de nombreux mouvements dissidents cherchent à s'imposer. En moins de 30 ans, les Juifs, fidèles à l'orthodoxie pharisienne, auront tôt fait de se séparer des éléments indésirables. Les Judéo-chrétiens, une hérésie du Judaïsme rabbinique, vont adopter, comme toutes les hérésies, une opposition de plus en plus radicale vis-à-vis de la souche-mère. Non seulement les Juifs deviendront les autres pour les Judéo-chrétiens, ces adversaires à l'intérieur du Judaïsme,

puis les ennemis à l'extérieur, au point d'apparaître finalement comme l'incarnation même du mal absolu, de passer pour le peuple déicide.

Non, ce n'est pas Jésus qui a inventé le Christianisme. Le Christianisme n'a pas eu d'inventeur et n'est pas une invention. Il est le produit d'une situation historique avec la chute du Temple de Jérusalem en 70 qui provoquera un schisme dans le Judaïsme et qui va également diviser le courant chrétien primitif.

Les Évangiles vont ainsi être les témoins de ces luttes internes ; les prendre à la lettre pour "*paroles d'Évangile*", c'est oublier dans quelles circonstances ils ont été écrits. "*Il faut se garder de les lire naïvement*, nous disent J. Prieur et G. Mordillat, *ce ne sont pas des textes historiques tels qu'on peut l'entendre, jamais contemporains des épisodes qu'ils relatent, mais une histoire souterraine, l'histoire des conflits, des violences, des outrances dont ils portent la trace. Ce sont des récits polémiques, d'abord avec ceux qui leur sont plus proches en tant que Juifs, une part d'eux-mêmes, et puis des textes de propagande. Aussi constituent-ils, nous disent les auteurs, une extraordinaire "boîte noire", le témoin d'une scission catastrophique qui a bouleversé le Judaïsme il y a 19 siècles, où Israël a succombé sous le coup, tout autant des légions romaines que de ses luttes intestines et fratricides, et, avec lui, le Christianisme naissant*".

Dans l'Évangile de Marc, on nous montre Jésus débattant encore, 40 ans après sa disparition, avec les scribes et les pharisiens ; 15 ou 20 ans plus tard, dans l'Évangile de Jean, on voit Jésus se heurtant à ceux qu'il nomme simplement les Juifs et qui rejettent ses disciples hors des synagogues. L'histoire implicite que racontent ces textes, au fur et à mesure que les scènes d'évangile se succèdent, c'est celle d'une situation qui se détériore, d'une guerre fratricide pour devenir finalement une guerre de religion.

L'Évangile de Jean, s'il ne comporte aucun récit du procès juif proprement dit, c'est que tout dans l'Évangile, chez lui, fait, page après page, le procès des Juifs. **A le lire, on est en droit de penser qu'il n'y a jamais eu de procès de Jésus devant le Sanhédrin, qui n'est qu'une mise en scène judiciaire. Le procès juif est le théâtre d'un procès fictif à travers Jésus au moins 40 a 50 ans après lui.** Ce sont les premiers Juifs chrétiens qui sont attaqués et qui se défendent.

Pour expliquer le geste de Judas, à lire simplement les Évangiles, ce geste paraît tellement inexplicable, avec toutes ces anomalies nombreuses qu'on y relève. Sa trahison ni son identification comme traître ne semblent nullement s'imposer. Judas n'avait-il d'autre choix que de trahir son maître ? Son rôle était-

il écrit ? A suivre le cours des événements, on s'aperçoit que **Judas est là pour tendre le miroir où le visage de Jésus qu'on veut présenter, se fait reconnaître**, car il n'y a pas de Jésus unique à l'intérieur des récits évangéliques mais plusieurs.

Avant de devenir emblématique des Juifs, Judas apparaît emblématique des "*faux chrétiens*", c'est-à-dire de ceux qui, à l'intérieur même de la communauté, sont considérés par leurs frères, à la fois juifs et chrétiens, comme des hérétiques, comme des chrétiens dans l'erreur, comme la personnification de l'un des nombreux courants qui ont divisé le Christianisme primitif, comme l'ont été ces chrétiens d'origine païenne qui vont devenir largement majoritaires. Judas est un faux-frère et le faux-frère est toujours un renégat, un apostat, un délateur dont on peut craindre le pire, un traître en puissance. Judéo-chrétien de toujours, à la fois juif et chrétien comme le sont les autres disciples, il déserte une minorité assiégée, les Douze, pour rejoindre les Juifs, cette masse anonyme qui vient se saisir de Jésus. Dans l'histoire du Christianisme, Judas va cristalliser sur sa figure et sur son nom plus que la haine du Judéo-Christianisme ou de l'un de ses courants, la haine des Juifs tout court. Son nom, devenu un symbole de trahison, leur vaudra toutes les persécutions au cours de l'histoire. Judas, peut-on dire, une multitude, une foule.

Y. Moatty, après s'être livré à un inventaire très fouillé des tentatives de réhabilitation du traître, tentatives qui révèlent souvent plus de générosité que de compétence, conclut lui-même que "*ces démarches, pour belles et émouvantes qu'elles soient sur le plan littéraire, ne sont en fin de compte rien d'autre que de simples fictions*".

Après la chute du Temple de Jérusalem, nous avons assisté, après 1945, à un autre moment historique avec le retour du peuple juif en Israël, marqué par diverses découvertes archéologiques et une interrogation de la pensée juive sur Jésus.

Un journaliste, Salomon Malka, dans "*Jésus rendu aux siens*" (Albin Michel) s'enthousiasme pour un projet de révision du procès de Jésus ainsi qu'il fut proposé à la Cour Suprême d'Israël en 1948. Avec les divergences de points de vue sur la question, l'unanimité est loin de se voir réalisée dans le milieu juif qui reste partagé à ce jour.

Ainsi, Armand Abécassis, dans son ouvrage "*Judas et Jésus : une liaison dangereuse*" (Edit. N. I), rejoint ceux qui pensent qu'il y avait une complicité entre le Maître et l'Apôtre maudit. Judas ne serait que la figure d'un autre Judah qui vendit, au temps des Patriarches, son frère Joseph afin de le sauver des mains meurtrières de ses frères et ainsi accomplir sa destinée messianique.

Un autre auteur juif, par contre, Jacquot Grunewald, dans "*Chalom, Jésus !*" *Lettre d'un rabbin d'aujourd'hui au rabbin de Nazareth* (Albin Michel), est d'un avis différent. Dans un chapitre "*Haro sur Judas*", il parlera d'un récit bourré d'invéraisemblances : "*La trahison de Judas inventée parce que, enfin, cette histoire est cousue de fil blanc!... Pour camper le personnage d'un traître, un romancier n'écrirait pas autrement !*" Et de conclure en s'adressant à Jésus : "*Dis-moi, rabbi, à quel jeu tes amis se sont-ils prêtés ? En matière de trahison, n'ont-ils pas commis le plus grave des mensonges ?*"

Les sources égyptiennes avec le professeur Al-Assiouty vont nous amener vers une autre piste de recherche.

Dans le drame osirien, comme cela a été ébauché plus haut à propos du nom de Jésus, **un thème principal se retrouve** avec la mise à mort de l'Homme-Dieu et sa résurrection d'entre les morts.

Osiris, l'Être bon est tué par Seth, le Méchant. Or les Juifs, de leur côté, se considéraient les fils de Seth. Le livre de la Genèse (4/25-26) en effet mentionne qu'Adam a engendré Seth et que Seth a engendré Enosh, le premier à invoquer le nom de Yavhé. Vers le temps de Jésus, le mythe égyptien avait acquis des additions judaïsantes que rapporte Plutarque dans "*Isis et Osiris*". Seth, abandonnant la bataille, aurait passé sept jours à fuir sur un âne. Une fois en Asie, il aurait engendré deux fils, Hierosolymos et **Joudaios**. Et c'est ainsi que le nom de Seth a donné Satash en égyptien, Shaytan en arabe et Satan en araméen. "*Satan est entré en lui*" est-il dit à propos de Judas.

On a, dès lors, le schéma suivant : comme Joudaios, le fils de Seth l'asiatique tue Jésus, le fils de Marie l'égyptienne, **voici que le drame d'Osiris se répète en Jésus** :

Si, dans un pays à grand fleuve comme l'Égypte, Osiris meurt noyé dans le Nil, dans la Palestine montagneuse du temps des Romains, Jésus meurt crucifié d'après la version chrétienne et pendu ou lapidé, d'après la version juive (Talmud de Babylone).

Lors de la mise à mort, si Jésus fut la proie d'un complot organisé par les grands prêtres et les anciens des Juifs afin de l'arrêter par ruse et de le tuer, Osiris fut également attaqué par Seth et ses alliés

Jésus cloué à la croix, émet un cri tout comme Osiris et rend l'âme.

Ses disciples l'ont délaissé, seules des femmes au nom égyptien, les Marie, regardent à distance, de même qu'Isis et Nephthys, ces autres égyptiennes, regardaient à distance la Passion d'Osiris.

Quand Jésus rend l'âme, la foule terrassée de douleur commence à se frapper la poitrine, ainsi firent les Égyptiens à la mort d'Osiris.

Puis Jésus fut mis dans un cercueil à la manière égyptienne comme Osiris le fut également.

Le deuxième jour, Jésus descend aux enfers, séjour des morts, comme Osiris devint le Dieu des morts.

Le troisième jour, tout comme Osiris, Jésus ressuscite d'entre les morts et apparaît aux deux Marie, ces femmes au nom égyptien, semblablement à Osiris qui ressuscite face à Isis et à Nephthys, ces deux autres femmes égyptiennes.

Puis Jésus monte au ciel et s'assied en gloire sur le trône de Dieu pareillement à Osiris qui s'assied en gloire sur le trône de Ra-Atum.

Plus tard, Jésus sera considéré l'Agneau du sacrifice, comme Osiris fut considéré le Taureau du sacrifice.

Ainsi, au cours de 3000 ans, des textes des Pyramides jusqu'aux récits des Évangiles, la croyance populaire est restée stable, ancrée dans les esprits.....

François Gohard

Septembre 2001

(à suivre)

*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

EMILE ET UTOS

La Gnose est très simple, d'une simplicité enfantine, trop simple pour être saisissable par l'outil mental. Ceux qui ont fréquenté la compagnie d'Émile l'ont certainement entendu affirmer tranquillement que c'est son chien Utos qui lui avait enseigné la Gnose, et Monique a, depuis, souvent relayé ce propos, le confirmant. Comment un animal, serait-il un beau Patou des Pyrénées, peut-il enseigner la Gnose ? Voilà une question d'importance majeure, qui a pris en moi la plus grande place car elle a été prononcée par un homme incomparable qui a témoigné à mes yeux et à mon être entier d'une paix, d'une qualité d'être, de présence, d'un bonheur intérieur et rayonnant, qui constituent pour moi la preuve et la promesse. Il est le garant de la parole, et la parole fut son action. Et ses propos, même légers, ne démentaient jamais ce qu'il était.

C'est que la Gnose n'est pas un savoir universitaire, n'est pas mémorisable, ne se réduit pas à des mots. La Parole de gnose est vivante dans la bouche du maître, elle le reste dans l'oreille du disciple assoiffé, et elle meurt dans celles de ceux qui en font un savoir, et la transcription qu'en feront ces derniers les trahira inmanquablement par une interprétation erronée.

Ce que montre l'animal, c'est ce que répond le petit enfant de quelques jours à l'interrogation de l'homme âgé au sujet du lieu de la Vie (Log 4) : une réponse silencieuse sans pensées. La Gnose conduit à la plénitude du vide. Dans « *Je suis* », Nisargadatta dit : « *Le silence est primordial. Dans le silence et la paix, vous vous développez.* »

Il est impossible de se souvenir d'avant le mental, cependant on peut en avoir gardé une nostalgie, le corps l'a vécu. L'absence d'images et de pensées permet la libre circulation des énergies dans le corps du petit homme comme dans celui de l'animal. Cet état sera retrouvé dans la jubilation au terme de la

résolution d'une énigme aux mille pièges par l'homme déterminé à jouir de la Vie. Utos le maître chien donne la leçon du non mental : pas de soucis, pas d'affaires, pas de crainte de l'avenir, pas d'image de soi, pas de calcul, la confiance absolue, la simplicité totale, le présent tout le temps ; un grand bonheur que seul l'homme peut dire, ce que le gnostique fait volontiers pour lui-même et pour les oreilles qui entendent, avec qui il partage par la parole sa connaissance et son émerveillement dans l'amour inconditionnel.

Le gnostique jouit de la Vie en esprit et ses paroles sont vecteur de Vie pour qui les entend. Les commentateurs commentent, le chien aboie, « *tout passe et Je demeure* » (Émile).

Merci Utos.

Christian

*

LES DEUX VOIES D'ACCES A LA GNOSE

Les chrétiens gnostiques des premiers siècles de notre ère ne disposaient probablement que des textes qui ont été retrouvés à Nag Hammadi, parmi lesquels le principal est l'Évangile selon Thomas.

Aussi est-il indispensable d'avoir une connaissance profonde de ces textes si l'on souhaite se pénétrer de ce que fut la Gnose de ces femmes et de ces hommes.

En particulier, l'étude du texte littéral de l'Évangile selon Thomas nous restitue des nuances dont ces gnostiques avaient connaissance et que la plupart des traductions ont gommées.

L'une de ces nuances est d'importance car elle met en évidence deux manières d'accéder à la Gnose. Elle porte sur les deux verbes que ces traductions ont traduits uniformément par « trouver ».

Le premier verbe, qu'on repère aux logia 1, 8, 27, 38, 49, 77, 90, 97, 107 et 111, signifie littéralement « tomber sur ». Il s'agit ici d'une découverte inopinée, d'une merveilleuse surprise comme celle que vit l'enfant de sept jours lorsque sa mère lui sourit.

Le second verbe, qu'on ne repère qu'aux logia 2, 92, 94 et 110, signifie littéralement « recueillir ». Il s'agit là d'un mouvement provoqué par le désir de connaître, d'une recherche. D'ailleurs, ce second verbe est associé au verbe « chercher » :

- au logion 2 (« *Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve* »),
- au logion 92 (« *Cherchez et vous trouverez* ») et
- au logion 94 (« *Celui qui cherche trouvera* »).

Au logion 110, « *celui qui a trouvé le monde* » est celui qui a « recueilli » les fruits du monde.

Celui qui est resté dans l'innocence de l'enfant de sept jours, n'a pas besoin de chercher car il est toujours dans la lumière.

A besoin de chercher, celui dont la vision a commencé à être obscurcie par le monde.

Le second est, de ce fait, moins bien pourvu que le premier ; mais il serait dommage que ce dernier le souligne car tout rejet éloigne de la Connaissance.

Il s'agit en fait de deux voies d'accès à la Gnose.

La première voie s'apparente au « repos », la seconde au « mouvement ».

L'une n'est pas supérieure à l'autre, pas plus d'ailleurs que le repos n'est supérieur au mouvement.

Bienheureux sont ceux qui peuvent emprunter la première et ainsi rester en repos.

Mais où mène la seconde voie ? A une impasse. C'est ce que nous dit Maître Eckhart quand il affirme au sermon 15 : « *En vérité, tu es le Dieu caché au fond de l'âme. Plus on te cherche, moins on te trouve. Tu dois le chercher de telle sorte que tu ne le trouves nulle part. Si tu ne le cherches pas, tu le trouves* ».

« *Tu dois le chercher de telle sorte que tu ne le trouves nulle part* ». Il te faut épuiser ce désir qui t'anime. Ce travail d'épuisement du désir est un travail de Gnose qui aboutit à une preuve par l'absurde : ce n'est que lorsque l'on n'a rien trouvé, qu'on comprend qu'il n'y avait rien à chercher.

Michel

*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

L' ÉTOILE DU MATIN

- Voilà la question : si nous sommes tout d'abord différents, nous ne serons jamais les mêmes ; mais si nous sommes d'abord les mêmes, il n'y a aucune difficulté à nos différences.

- Alors je suis toi ?

- Tu es moi, et je suis toi : voilà le grand secret.

*

La religion est comme un cercle à l'intérieur duquel tu te trouves : plus tu penses t'être éloigné de ton point de départ et plus tu t'en approches.

*

Le saint, dit-on, est un homme qui a pardonné à Dieu, ah pardonner à Dieu...

Sagesse soufie

*

Se taire est insuffisant et parler est excessif : il faudrait trouver des cris, des borborygmes appropriés, ou entonner un chant qui engloberait toutes les paroles, tous les silences et tous les cris.

*

La mort, même volontaire, n'achève rien : elle interrompt. Et ce poème immense de l'humanité ne chante aux oreilles d'aucun dieu. Il est comme la mélodie qui jaillit d'une gorge d'oiseau. Il n'y a pas d'être supérieur pour l'apprécier. Tout l'être de l'oiseau est dans son chant. Nos amours, nos passions, nos guerres et nos siècles sont des trilles... Tout est musique, même l'innommé, même l'innommable.

André Schwarz-Bart, *L'étoile du matin*, Seuil, Points, 2010 pp. 79, 183,185, 203, 242, 243

BIBLIOGRAPHIE

ASHTAVAKRA GITA

Traduit du sanskrit par Hari Prasad Shastri Ed. ARCHE MILANO 1980
Traduction française de HJ Maxwell & ML de Robillant

Je trouve en ce texte un condensé de ce que j'ai entendu de la bouche d'Émile pendant douze ans, rien qui contredise les propos de ceux que je considère au sommet de l'Esprit comme Nisargadatta ou Poonja, et une formulation directe, simple et sans précaution des clés de la Gnose. L'Auteur, quel qu'il soit, a trouvé l'essentiel, il s'y est arrêté et il s'y maintient.

La question centrale du Gnostique est, selon Émile : « *Qui suis-je ?* ». L'Ashtavakra Gita ne fait que répondre à cette question centrale sans dévier.

Chapitre 1, verset 3 : « *Tu n'es ni terre, ni eau, ni feu, ni air, ni éther. Sache que ton Soi est Témoin de cela et différent de cela, si tu veux atteindre la libération.* »

Chapitre 1, verset 7 : « *Tu es le seul sujet de tout, et de fait toujours libre. La cause de ta servitude imaginaire est que tu attribues la subjectivité aux objets plutôt qu'au Soi.* »

Nous sommes au cœur de l'Advaita, la non dualité, qui est la clé majeure à condition que je sache me positionner moi-même par rapport à cette affirmation de l'unicité absolue de l'être, du sujet. S'il n'y a qu'un seul sujet, qui suis-je donc ? Moi qui dis « je » et qui me perçois comme « étant », je suis forcément ce sujet unique, bien que je me sois provisoirement construit en tant qu'individu sur le pilier central de la dualité, de la différenciation, et le monde avec moi. Ma servitude, qui se reconnaît par le simple fait de ne pas être bienheureux, est imaginaire et elle tient à ce que moi, le seul sujet de tout, l'unique être, je délègue ma qualité première, celle d'être, la subjectivité, aux objets. Quels sont ces objets qui m'asservissent, même imaginaires, parce que je leur fais un tel cadeau princier ? Pas seulement la matière inerte comme indiqué dans les commentaires de l'édition, mais tous les objets mentaux qui défilent sur l'écran

de ma conscience, à commencer par ce corps-là qui a permis ma construction en tant qu'individu, et tous ces corps-ci qui constituent l'humanité des plus proches aux plus lointains. Alors que la subjectivité ne revient qu'au seul Soi, moi, à qui s'adresse l'auteur, je pratique du matin au soir un acte fondateur de la manifestation, je donne vie et identité aux formes qui se meuvent dans le mental, à commencer par celle que je prends pour moi-même. Or je suis dépourvu de forme dans ma véritable nature où je désire m'établir. Il est facile de distinguer quel est l'acte des peuples animistes qui accordent l'idée d'une âme, donc d'une identité individuelle forte, à des animaux, des plantes, des objets autres qu'humains, il est plus difficile de voir comment le consensus psychique dans le processus de la manifestation me fait faire la même démarche pour l'humain, dont « moi-même », cette idée centrale qui me concerne.

Le verset 7 du chapitre 1 de l'Ashtavakra Gita est le pendant du verset 6 du poème IX d'Abd El Kader : « *l'autre n'a d'existence que celle, imaginaire, érigée par vous en sensible* ». Je suis ce « vous », et « l'autre » désigne au même titre, l'idée individualisée que je me fais de moi-même, avec l'image associée de ce corps, comme la conception imagée « des autres ». Tous fantômes que Maître Eckhart qualifie de pur néant.

Chapitre 1, verset 10 : « *Tu es cette Conscience, la suprême béatitude dans laquelle le monde apparaît comme un objet imaginaire, comme un serpent dans une corde. Sois heureux ! Tu es Cela !* ».

Christian

*

KARL RENZ :

COMMENTAIRES

SUR L'ÉVANGILE SELON THOMAS

L'Originel, juin 2015

Les Métanoïas connaissent bien Karl Renz qui a eu l'occasion de se rendre à plusieurs reprises à Marsanne et dont les entretiens ont, par la suite, été publiés dans les Cahiers. Regroupés sur le thème de l'Évangile de Thomas, ils paraissent aujourd'hui aux éditions L'Originel. Après le *Tao radical*, c'est donc le second texte sacré auquel se consacre Karl. En voici quelques extraits.

*

Logion 1

Et il a dit :

*Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles
ne goûtera pas de la mort.*

Il s'agit ici du Jésus intérieur et non du Jésus anecdotique des apparences.

En fait, on en arrive à dire : « Je suis Jésus ».

« Je suis ce qu'est Jésus ». C'est différent. Jésus a dit : « Je suis ce qu'est le Père, mais je ne suis pas le Père ». Cela désigne toujours l'essence de ce qui est, sans jamais la nommer. Je dirai donc : « Je suis ce qu'est Jésus » et non : « Je suis Jésus ».

Cela ne veut-il pas dire : « Je suis Cela » ?

Lorsque Dieu est descendu des cieux et que Moïse lui a demandé : « Qui es-tu ? », il a dit : « Je suis Cela qui suis ». Il a donc précisé qu'il était l'essence du « Je suis ». Ce qu'est la conscience, mais pas cette conscience.

Ce qui impliquerait la persistance de ma personne.

Non, non. C'est l'opposé. En fait, ça l'élimine. Ça élimine la définition. Encore

une fois, Jésus est un nom, une définition. Alors que tu es vide. Tu es le vide où se trouve la nature du Christ. Dans cette tradition, on dit que la nature du Christ est l'essence. De même que, dans le bouddhisme, la nature de Bouddha est l'essence, le Soi. C'est juste un autre nom pour le Soi.

Il est important de préciser ce qu'on entend par certains mots.

Oui et c'est pourquoi je dis : « Je suis Cela qui est ». Et non : « Je suis Jésus » ou « je suis Dieu », ni ne le nomme. Il y a un livre de Nisargadatta Maharaj qui s'intitule : « *Je suis Cela* », ce qui laisse Cela totalement ouvert. Cela supprime le monde. Cela indique seulement ce qui est antérieur à ce monde phénoménal, ce qui réfère toujours au noumène, à ce qui ne peut être ni nommé ni défini. Il n'y a pas différents « Soi ». Même si Cela semble recouvert, en réalité, Cela ne peut pas l'être. Il n'y a pas de couverture, pas de voile. Peut-être que, pendant quelque temps, Cela semble oublié, recouvert par une religion, une tradition, cependant Cela est toujours sous-jacent, Cela est toujours présent et Cela se manifestera à nouveau. Dans toutes les traditions, il y a des mystiques et des métaphysiciens qui sont au sommet de la pyramide et qui, de là, contemplent les religions, les voies infinies, mais elles conduisent toutes à ce que tu es. Parce qu'elles sont toutes faites par le Soi, pour le Soi. Donc, tu ne peux pas passer à côté du Soi. Quelle est la meilleure voie ? Je ne saurais dire. Quand tu es au sommet, il n'y a jamais eu de voies. Mais ce n'est pas une compétition. Chaque pas avance toujours vers ce que tu es. Il n'y a pas de voie qui soit meilleure qu'une autre. Le Soi sait le mieux, et il n'y a rien d'autre que le Soi.

Quand la religion traverse des périodes de grandes déviations au point de perdre apparemment toute signification, est-ce encore une voie ?

Parfois un détour est une voie directe. Parfois, ce qui semble une voie directe est une voie infinie. Qui décide ? Qui établit les critères ? Ce qui semble si long, n'est rien pour ce que tu es. C'est hors du temps et ce qui est dans le temps, ne deviendra jamais ce qui est antérieur au temps....

Je suis parfaitement en harmonie avec ce que tu viens de dire. C'est une illusion complète que d'imaginer qu'il puisse y avoir un chemin. Donc tout ce qui est séparé, à commencer par la personne, est illusoire, ça n'a pas d'existence. Pourtant, en apparence, je suis dans ce corps de pithécantrophe amélioré.

Oui mais Jésus dit : en tant qu'humain, je suis un homme absolu. Et en tant qu'Esprit, je suis un Esprit absolu. Et en tant que source, je suis la source absolue. Car je suis l'Absolu, quelles que soient les circonstances. Cela ne fait aucune différence.

*

***LES ENTRETIENS DE LAHORE
ENTRE LE PRINCE IMPERIAL DÂRÂ SHIKÛH
ET L'ASCETE HINDOU BABA LA'L DAS***

11. Q. : Quelle distinction peut-on établir entre le créateur et la créature ? J'avais posé cette question à quelqu'un, qui m'a répondu en comparant leur différence à celle qui existe entre un arbre et sa semence. Soit, mais comment l'interpréter ?

R. : Le créateur est comme l'océan, et la créature comme une cruche pleine d'eau...

Commentaire :

On peut reprendre l'image du jeu des vagues sur l'océan pour illustrer le jeu (la lîlâ) du Créateur et de sa création. Chaque vague que les courants ou le vent font « naître » à la surface de l'océan, s'élève, « vit » un instant puis retombe et « meurt ». Aussitôt une autre vague surgit, s'élève et retombe. Est-ce la même, est-ce une autre ? Ni la même, ni une autre, car même si elle est faite de la même eau, elle est distincte de la vague précédente comme de celle qui la suit. Chaque vague naît de l'océan puis retourne à l'océan dont elle n'a jamais été séparée. Du point de vue de l'océan, il ne s'est jamais rien passé, rien n'a jamais changé, il n'a jamais été diminué en rien. On ne peut ni soutenir que l'océan existe indépendamment des vagues ni que les vagues existent indépendamment de l'océan. Il s'agit de la même réalité vue sous deux modes différents : le mode de l'unité et le mode de la multiplicité. Le flux incessant de la vie qui fait apparaître les vagues « distinctes », les êtres empiriques est le samsâra. L'océan est le Tout, l'Absolu au sein duquel s'éteint chaque vague qui se croyait « distincte ». La fin de chaque vague est renaissance en l'océan, reconnaissance de sa véritable nature, dont elle n'a jamais été séparée. En vérité, du point de vue de l'Absolu, aucune partie n'est jamais différente du Tout, chaque partie est le Tout : « *Dès l'origine aucune chose n'est* » (Houei-Neng).

Dans le *Confluent des Deux Océans*, Dârâ cite ces vers :

« *Comment aurai-je pu savoir que cet océan sans limite était ainsi :
que ses vapeurs devenaient ciel et son écume terre.* »

*Telle un œuf, une goutte se leva et devint l'océan,
son écume devint la terre et sa fumée le ciel. »*
(*Majma' Al-Bahrayn I*).

Parallèles :

Si tu saisis le Verbe, ton essence originelle,
L'océan se fond dans la goutte
Et la partie contient le Tout,
Comme la graine l'arbre immense !

Kabîr

La jarre est dans l'eau et l'eau est dans la jarre :
Dehors et dedans, c'est toujours la même eau !
La jarre s'est brisée, l'eau s'est mêlée à l'eau :
Telle est la Vérité proclamée par les Sages !

Kabîr

Le Créateur est dans la création, la création est dans le Créateur !
En tous et en tous lieux, Il a fait sa demeure !

Kabîr

Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi
et le Tout est parvenu à moi.

Th 77

Comment se fait-il que dans une goutte d'eau, en moi,
se déverse entièrement toute la mer de Dieu ?

Angelus Silesius IV, 153

De même que l'espace contenu dans une cruche se fond dans l'espace cosmique lorsque la cruche est brisée, de même le yogi, à la mort, se fond dans le Soi Suprême.

Avadhuta Gîtâ II, 25

Le Soi est semblable à l'espace. Il s'est manifesté sous forme d'êtres vivants, semblable à l'espace enclos dans les cruches... Quand la cruche se brise, l'espace qu'elle contient se fond dans l'espace indifférencié.

Mandukya Upanishad III, 3, 4

Il n'y a ni création, ni destruction dans l'Absolu. Le monde n'apparaît que lorsque le mental apparaît.

*

13. Q. : Quelle différence y a-t-il entre un *âtmâ* (Soi incarné) et le *paramâtmâ* (Soi suprême)?

R. : Il n'y a aucune différence...

... le *paramâtmâ* est la pureté parfaite, tandis qu'un *âtmâ* est coloré par l'existence d'ici-bas : s'il y renonce, cet *âtmâ* devient le *paramâtmâ* ; mais tant qu'il demeure dans cette existence-ci, il restera toujours un *âtmâ*.

Commentaire :

La question de l'Âtma est l'une de celles qui suscitent les controverses les plus acharnées. Paramâtmâ désigne le Soi, l'Esprit caché au plus intime de chaque être. Il est en ce sens identique au Brahman, à l'Absolu et anime tous les êtres incarnés, par opposition à la personne, au mental, au moi empirique (que l'on traduit également par *âtmâ*) assimilé à l'ego dominateur et possessif. Identité véritable de chacun, l'Âtmâ est inexprimable dans la mesure où il ne fait en réalité qu'un avec cette Réalité éternelle, unique et immuable (Paramâtmâ) qui, étant totale liberté, ne peut être soumise à la loi du karma :

Deux oiseaux compagnons inséparablement unis

Résident sur un même arbre.

L'un mange le fruit doux de l'arbre,

L'autre le regarde mais ne mange point.

Chândogya Upanishad III, 14, 3

Dans le *Confluent des Deux Océans*, Dârâ met en parallèle *âtmâ* et *paramâtmâ* avec les termes qui désignent dans le soufisme l'esprit (*rûh*) et le « Père des Esprits » (*abol arwah*). L'esprit (*rûh* ou *âtmâ*) est l'esprit subtil incarné, « coloré » par la matière quand il s'y incarne mais distinct de celle-ci. L'Essence éternelle (*paramâtmâ* ou *abol arwah*) est pourvue de tous les attributs de l'unité absolue et englobe tous les esprits : « *De l'Amour procéda l'Esprit suprême (rûh-e azam), c'est-à-dire le jîvâtman qui est la Réalité mohammadienne (haqîqat-e mohammadi), allusion à l'Esprit universel du Maître... Les monistes indiens le dénomment...hiranyagarbah et avasthât atman... ; Le rapport de l'eau à la vague est comme celui qui lie le corps à l'esprit... La totalité des vagues, en raison de leur universalité, ressemble à l'abol arwah et au paramâtmâ ; tandis que l'eau, en tant que telle, symbolise la présence de l'être...* » (*Majma' Al-Bahrayn I,V*).

Parallèles :

Quand j'étais, Dieu n'était pas :
 Et maintenant Dieu est, mais moi je ne suis plus.
 Étroit est le sentier de l'Amour :
 On ne peut y cheminer à deux !
 Kabîr

Les jours où vous voyez votre forme,
 vous vous réjouissez.
 Mais lorsque vous verrez vos modèles
 qui au commencement étaient en vous,
 qui ne meurent ni ne se manifestent,
 ô combien supporterez-vous !
 Th 84

Celui qui possédera la Gnose, sait d'où il est venu et où il va ; il sait comme
 quelqu'un qui s'étant enivré, s'est détourné de son état d'ivresse, a accompli un
 retour sur soi-même et a rétabli ce qui lui est propre.
 Évangile de Vérité

Nous sommes plus près de l'homme que sa veine jugulaire.
 Coran L, 16

Tu t'es formé l'idée que tu étais toi et ne le fus jamais... Entre son Être et ton
 être, il n'y a aucune différence.
 Balyani, *Traité de l'Unicité absolue*

*

**17. Q. : L'état de turîyâ (sommeil unitif), qui est la divinisation (lahût),
 dans quel cas apparaît-il ?**

**R. : Il n'apparaît que dans trois cas : 1° lors du siddh chez le mahâpûruk (saint),
 lorsqu'après avoir atteint le plus haut degré, l'illumination révélatrice lui est
 procurée ; 2° chez l'enfant ; 3° chez celui qui est ivre-mort.**

Commentaire :

Les quatre états de conscience sont : l'état de veille, le rêve, le sommeil profond et l'état de *Turîya*, celui de la connaissance du Soi. Ces quatre états sont représentés par le son Om (AUM) : A correspond à l'état de veille, U à l'état de rêve, M au sommeil profond. *Turîya* est au-delà même du silence. L'Advaita Védanta expose que, dans la conscience de veille, l'homme a conscience du « je » identifié à l'ego limité. Dans l'état de rêve, la conscience du « je » est plus faible, mais le mental est toujours actif. Dans l'état de sommeil profond il n'y a pas de prise de conscience des pensées, pas plus que de « je ». *Turîya* est une prise de conscience du « Je » sans objet et sans sujet. *Turîya* est délivrance du cycle des vies et des morts, extinction des désirs, réalisation de l'unité de toute chose. Il est le but auquel tendent les Upanishads : « *Tu es Cela* » (*Chândogyopanishad* IV, 8, 16) ; « *Âtman est Brahman* » (*Brhadâranjakopanishad* II, V, 19). Selon Ramana Maharshi « *Le royaume de Dieu est en vous. L'espace illimité de turiyatita (au-delà des quatre états, c'est-à-dire le Soi) brille dans sa plénitude à l'intérieur du Cœur de l'aspirant arrivé à maturité sur la voie spirituelle et dans un état de complète absorption de l'esprit* » (David Godman, *Sois ce que tu es*, Maisonneuve, 1988, p. 257).

Dârâ établit une correspondance entre les quatre mondes de l'univers islamique et les quatre états du Soi. Ainsi l'état de veille (*jâgrat*) correspond au monde humain (*nasût*), l'état de rêve (*svapna*) au monde intermédiaire des âmes immatérielles (*malakût*), et l'état de sommeil profond (*susupta*) au monde des pures Intelligences (*jabarût*). Quant à *Turîya*, il correspond au monde de l'Essence et de l'Ipséité divine (*lahût*), de l'Un absolu qui transcende et englobe tous les autres mondes. *Turîya* est sans commune mesure avec les autres états : « *On considère comme quatrième état ce qui n'a ni connaissance intérieure, ni connaissance extérieure, ni connaissance de l'un et de l'autre, ni connaissance globale, ni connaissance, ni non-connaissance à la fois, qui est invisible, inaccessible, insaisissable, indéfinissable, inconcevable, qui ne peut être nommé, qui n'a pour essence que son propre Soi, qui annule la multiplicité, qui est en paix, bienveillant et sans dualité. C'est le Soi. C'est lui qui est l'objet de la connaissance* » (*Mândûkyopanishad* VII).

Parallèles :

L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas
à interroger un tout petit enfant de sept jours
au sujet du lieu de la Vie

Th 4

Venez à moi...

et vous trouverez pour vous le repos.

Th 90

*

19. Q. : Il est indiqué dans les livres hindous que tous ceux qui viennent mourir dans Kâshî (Bénarès) sont assurés de trouver le salut. S'il en est ainsi, on peut s'étonner qu'il y ait égalité entre l'état de ceux qui persévèrent dans l'ascèse, et l'état des pécheurs.

R. En principe, Bénarès c'est la confirmation en l'existence ; celui qui meurt confirmé en l'existence, est assuré de trouver le salut.

Q. : Puisque tout le monde a reçu l'existence, tout le monde trouverait dans le salut ?

R. : En dehors du mahâpûrukh (sainteté unitive), personne ne meurt confirmé en l'existence ; au contraire, les hommes meurent dans les désirs ; le désir est autre chose que l'existence véritable car il mène l'homme au désir, et l'homme se trouve ainsi privé du salut.

Commentaire :

Selon les croyances populaires, qui meurt à Kâshî obtient la délivrance. Kâshî doit s'entendre ici comme étant, non la ville terrestre que désigne le prince, mais le royaume intérieur comme l'entend le sage. Celui qui est confirmé dans l'existence, doit s'entendre du mahâpûrukh (le saint qui a atteint l'unité). Pour vaincre de telles superstitions, Kâbîr aurait décidé de finir ses jours non à Kâshî, mais à Magahar, lieu réputé maudit :

*« Qu'est-ce que Kâshî, qu'est-ce que la terre désolée de Magahar
Si Râm est dans mon cœur ?
Si Kabîr quitte son corps à Kâshî,
Nul honneur n'en reviendra à Râm ! »*

Dans ce passage, Baba La'l Das assimile le délivré-vivant avec le Mahâ Purusa (*mahâpûrukh*). Le sage parvenu à l'unité est identique au Purusa et donc au Soi suprême : *« Le Purusha Suprême est le Maître et le soutien de tout. Plus petit que l'atome et resplendissant comme le soleil, Sa forme est inconcevable. Il est omniscient, ancien et se tient au-delà des ténèbres »* (*Bhagavad Gîtâ VIII, 9*).

*

à suivre

POESIES

VIEILLIR

Fleurs – fruit – et de nouveau semence !
Qui finit ? Et qui commence ?...

Sens-toi le frère bienheureux
De l'arbre, de l'étoile, de la pierre !...

Les étoiles qui tournent là-haut
Ignorent ce que sont Haut et Bas-
Espace et temps : un voile, un spectre
Que tes sens ont tissés *autour* de toi !...

Au-dessus de toi, à tes pieds -
Étoiles fixes, étoiles errantes,
Toutes suivent leur cours ! Rejoins-les !
Rien ne *fut* – et tout *devient* !

**Richard Beer-Hoffmann, *Maître et serviteur des ombres*, traduit de l'allemand par
Jean-Yves Masson et Fedora Wesseler, Arfuyen, 2014**

NOTHING SPECIAL BUT ALIVE

"la même larme pour le bonheur et le chagrin"

à plume des sables

Mon bijou
ma peau
mon cœur

Mon corps ensoleillé
mon cœur toujours nouveau

Marraine au creux de ta gorge
une perle salée
et dedans un océan

Sur ses rivages nos amours parfumées
dans ses profondeurs comme une invitation
Baiser sur le chemin
blague sur l'épaule

ce hiatus sur le souvenir

le désespoir en Chemin
le dé sespoir seul Chemin

Avec toi!

sur mes lèvres, Trésor
indélébile
le sel de l'amour

nuage solitaire

Louis Marie

*

MA SEULE AMOUR

*vous qui cherchez le chemin
je vous en prie ne gâchez pas l'instant présent*

Maître Sekito
San Do Kai

les douze mois de l'année
s'égrènent entre tes doigts
saison après saison
tu cueilles

les fruits de notre amour

comme le temps s'écoule
sur le fleuve de la vie
jour après jour
tu cueilles

les fleurs de notre amour

quand l'oiseau de la vierge
s'éveille au bois de pomme
à l'écho de l'instant
tu cueilles

le chant de notre amour

en notes d'or ou bien de pluie
notes d'argent d'orfèvrerie
pour l'unique aujourd'hui
sans hier ni demain

Yves

*

JE SUIS CELUI QUI NIE

Atman est dit neti neti
Brihadaranyaka Upanishad

libération errance éveil ou pas
tout cela m'indiffère

par delà l'un
comme par delà le deux
par delà le tout
comme par delà le rien

nul mot ne peut décrire
ce qui ne peut se dire

nul mot ne sait le dire
et quoi que l'on puisse dire
tous entendent le contraire

que tu le dises
ou ne le dises pas
cela revient au même
autant donc n'en rien dire

si je le dis
ils le nient tous
si je le tais
ils le nient tous

et ils me nient aussi

ni ceci ni cela

JE SUIS CELUI QUI VIT

Yves

*

VERTIGE

*(Nier la réalité du monde extérieur,
par amour de la solitude)...*

Je veux l'esseulement total. La solitude
Qui vit impunément parmi la multitude,
Celle dont un mortel n'eut jamais vision :

Être seul dans le sein froid de l'illusion,-

Seul comme un dieu vers qui jamais une prière
N'a monté, - comme Dieu, l'unique et solitaire,
(Solitaire absolu puisque lui-même est tout).

Or je ferai le vide, autour de moi partout,
N'écoutant plus mes sens trompeurs et qu'hallucine
L'impuissante Action, moi, parcelle divine,

Je serai le point nul parmi l'illimité !

Je ne comprendrai plus ce mot : réalité.
Être n'existe pas. Voici mon rêve ultime :

Nier plus et ne plus concevoir que l'abîme !

ROGER GILBERT-LECOMTE

extrait de « *La Vie l'Amour la Mort le Vide et le Vent* »
Préface d'Antonin Artaud, Choix et présentation de Zéno Bianu
Poésie/Gallimard 2015

A L'UN
à son éblouissante diversité

Je réalise que je suis un
Si tu dis que tu es moi
Tu réalises que tu es un
Si je dis que je suis toi
Il réalise qu'il est un
s'il dit qu'il est toi ou moi !

C'est simple à vous couper le souffle
Le psychique dit que je lui « pompe l'air »
Il oublie tout simplement
que j'insuffle avant d'aspirer

Je tire l'évidence de mon unicité
dans cette respiration cosmique
où tout concourt à confirmer
qu'il n'y a que moi
d'où cette merveille :
le multiple apparent
est le garant de mon unité réelle

Émile
20.05.92